

W-FENEC

MAGAZINE



GOJIRA

Deftones, Mudhoney, Klone
Soundgarden, UMFM, MAOTFA



0213



Bonne année !

Et Joyeux Anniversaire !

Oui, à chaque nouvelle année c'est la même chose, on fait la fête, on promet qu'on tiendra les résolutions plus de 5 jours, on espère croquer la fève, on relit les MAOTFA pour comprendre toutes les vannes et on est déjà le 18 janvier. Rassure-toi, pour toi, ce 18 janvier 2013 n'était pas forcément spécial mais pour l'équipe du W-Fenec, il se passera « un truc ». Un sentiment étrange comme se dire « ah quand même » Le 18 janvier 2013, le W-Fenec fêtait son quinzième anniversaire !

15 années durant lesquelles, on a noué des liens très forts avec de parfaits inconnus jusqu'alors.

15 années de découvertes de groupes, de sensations en live, de frissons au moment de vivre des choses qui nous semblaient inaccessibles.

15 années de présentation de tous nos sentiments par écrit alors qu'aucun de nous n'a suivi de formation particulière pour cela, une présentation parfois jugée peu attrayante et donc 15 années de remise en question et de progression.

Il y a 15 ans, on ne savait pas si on s'engageait dans un truc qui durerait 3 mois ou 3 ans. Mais si on nous avait dit « Dans 15 ans, tu seras encore accroché à la bestiole », peut-être qu'on n'aurait même pas commencé !

Et dans 15 ans ? A priori, le W-Fenec n'existera plus, il faudra fouiller les archives du web pour retrouver trace des milliers de lignes écrites, sérieusement, tu nous imagines à 50 ans écrire sur de la musique créée par des gamins ? On ne veut pas finir comme Philippe Manœuvre à radoter sur un autre temps et à ne plus rien comprendre à son époque ! Ou alors, c'est plus fort que nous ?

Réponse dans 15 ans. Ou dès demain ou après-demain.

En attendant, bonne année !

■ Oli

Photo Gajira couverture : Ronan Thenadey :

<http://www.ronanthenadey.com/>

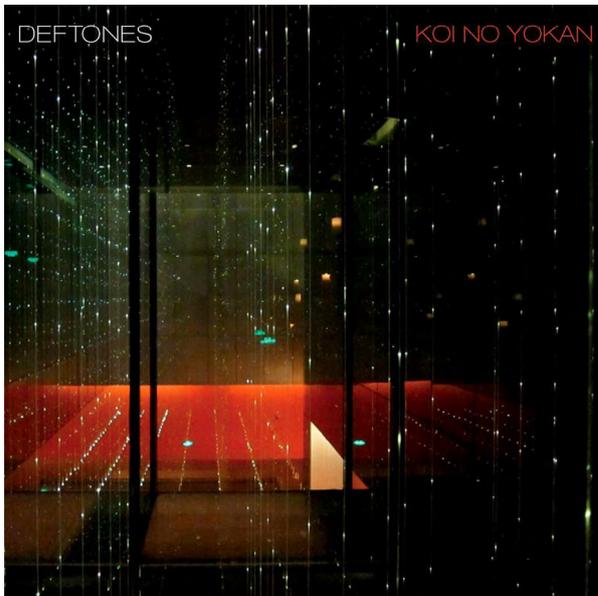
SOMMAIRE



- 04 > Deftones
- 05 > Mudhoney
- 06 > Soundgarden
- 07 > Black Code
- 08 > Gojira [interview]
- 12 > Klone [interview]
- 16 > Mono
- 17 > V13
- 24 > Mogwai
- 27 > Machine Head
- 35 > Concours
- 36 > Unco [interview]
- 38 > En bref
- 44 > MAOTFA
- 47 > Il y a 10 ans
- 48 > Concours
- 50 > Dans l'ombre

DEFTONES

Koi no yokan (Reprise Records)



Avec les Deftones, c'est comme lors des retrouvailles avec sa fiancée après une longue séparation, on tremble d'excitation de la revoir et en même temps, on se prend à prier pour que tout se passe aussi bien que d'habitude. Que l'absence n'aura rien altéré et que la magie continuera d'opérer... Un peu comme un pas de deux où chacun retrouve instantanément ses marques, comme si le temps ne pouvait avoir aucune prise sur ce lien si particulier, ténu, unique. Problème, le quintet de Sacramento a habitué à l'excellence et à chaque nouvel album, le défi est toujours plus grand. Ne pas décevoir, se renouveler voire se réinventer, continuer d'être créatif et en même temps d'assurer les arrières en donnant ce que tout le monde attend. L'équation est complexe mais jusqu'à ce jour, les Deftones n'avaient jamais déçu.

Que l'on se rassure, ce n'est pas avec ce Koi no yokan que les bonnes habitudes vont changer. On a beau les attendre au tournant, les Américains assurent à tel point que cela doit commencer à titiller les âmes chargées pendant que les autres ne boudent pas leur plaisir. D'autant qu'il suffit d'appuyer sur la touche «play» pour que le riff mastodonte de «Swerve city» viennent directement happer les tympans pour les emmener se faire bercer par les mélodies de Chino ou fesser par la

puissance de ses frères. Une mise en route typiquement deftonienne, pas réellement révolutionnaire mais d'une efficacité proprement redoutable. Simple, propre, net et sans bavure. Comme l'est du reste la suite qui avec «Romantic dreams» partage ses douleurs avant d'emballer le tout avec des refrains qui viennent se graver instantanément dans l'esprit de l'auditeur. Facile oui, mais n'est pas Deftones qui veut et eux assument leur statut.

Notamment lorsqu'il s'agit de faire tomber la foudre sur les enceintes (ce «Leathers» diabolique qui vient lacérer la platine avant de l'enflammer à coups de mélodies charbonneuses), ou d'assommer l'audience avec une rythmique fracassante («Gauze»). Sur l'ensemble de l'album, le groupe est béton («Graphic nature», «Poltergeist», «Goon squad»), rien à redire, mais sur quelques titres, le cinq majeur de Sacramento atteint les niveaux d'excellence qui ont fait son nom (un «Entombed» qui évoquera forcément le meilleur de Team Sleep, éphémère projet parallèle de Chino Moreno, un «Tempest» qui porte idéalement son nom, le phénoménal «Rosemary»). Entre déflagration ravageuse, douceur élégamment feutrée et intensité émotionnelle palpable, l'intégralité du registre des Californiens y passe. Jusqu'à nous faire succomber. Les Deftones étaient attendus au tournant et pourtant, sûrs de leur force, ils n'ont pourtant même pas tremblé au moment de livrer ce Koi no yokan qui vient blinder un peu plus une discographie en adamantium (l'élégant «What happened to you ?» chargé de boucler l'album avec classe le confirme une énième fois).

Sorti de l'hôpital il y a quelques temps, Chi (Cheng) peut se remettre tranquillement des séquelles de son accident, ses «frangins» l'honorent en attendant un hypothétique (improbable ?) retour parmi les siens. Mais avec les 'Tones, sait-on jamais...

■ Aurelio

MUDHONEY

Live : Berlin 1988 (Sub Pop)



Le week-end du 11 octobre 1988, Mudhoney n'a sorti qu'un single («Touch me I'm sick») édité à 800 exemplaires sur le petit label Sub Pop, leur EP (Superfuzz big-muff) n'est pas encore dans les bacs... Et pourtant ce sont eux qui sont choisis par le festival Independence Days de Berlin pour amener en Europe ce nouveau son qui traîne ses guêtres et hante les caves de Seattle. Le quatuor traverse donc l'océan pour 40 minutes de show partageant la scène avec les Young Gods, PIG, ou les Buzzcocks. Si Mudhoney en est déjà là, c'est que Mark Arm (chanteur) et Steve Turner (guitariste) ont connu quelques bons moments avec leur groupe précédent Green River. Fin 1987, ils se séparent laissant à ses autres membres le soin de monter Mother Love Bone puis Pearl Jam, eux deux initiant donc Mudhoney avec Matt Lukin (des Melvins) et Dan Peters (qui fera quelques roulements pour Nirvana). Bref, les Mudhoney déboulent au Metropol pour (re)présenter le «grunge», un terme dont Mark aurait la parenté (il l'a utilisé dans un courrier présentant son groupe à un fanzine en 1981 et l'expression a été reprise par l'auteur de l'article).

Amplis pourris, guitares pourries, TShirts de «Loser», cheveux blonds au vent, lumières cradingues, sons cradingues aussi, Nirvana n'existe pas encore et on a pour-

tant l'impression de les voir jouer, c'est dire l'influence qu'ils ont eu sur Kurt Cobain et les siens... Mudhoney expédie les six titres de son EP, son single et sa face B («Sweet young thing ain't sweet no more», titre qui sera repris par les Melvins et dont une phrase sera «empruntée» par ... Nirvana) et un titre (bientôt phare) de son album éponyme qui paraîtra l'année suivante («Here comes sickness»). En gros, les mecs de Seattle livrent tout ce qu'ils ont de meilleur au public berlinois avant de retourner chez eux découvrir les salles de leur pays dans les valises de Sonic Youth (ouais c'était déjà la classe).

Filmé avec quelques caméras et sans trop de chichis, le DVD propose de revivre ce concert et n'ajoute en bonus qu'une interview de Mark Arm (en VO sans sous-titres, t'avais qu'à prendre anglais en première langue au collège) qui durant un petit quart d'heure revient sur la création du groupe, la découverte des grandes bières allemandes, leurs nuits de beuverie à Berlin, la fin de Green River, l'expérience de la scène, tacle un peu le très «hype» NME, parle de leur public... Le contenu est donc un peu léger (même si ce concert vaut son pesant de cacahuètes) et on aurait aimé que le label en ajoute un peu (pourquoi pas les clips de «Touche me I'm sick» et «Here comes sickness», pourquoi pas des photos de l'époque, pourquoi pas un petit doc. sur le groupe...). Les fans seront ravis d'avoir ce show dans leur DVDthèque mais c'est un peu light pour attirer celui qui ne connaît pas plus que ça ce groupe qu'on dit culte alors qu'il n'a fait qu'une courte apparition dans le sacro-saint Billboard (surfant en 1992 avec Piece of cake sur la vague créée par le plongeur d'un bébé dans une piscine).

Quelques semaines après ce concert berlinois, un petit groupe pas franchement carré avec un chanteur blond fan des Melvins et de Mudhoney, sortait son premier single chez Sub Pop : «Love buzz», l'Histoire de la musique allait connaître une nouvelle grande épopée, ce Live : Berlin 1988 en est une des plus importantes racines.

■ Oli

SOUNDGARDEN

King animal (Mercury)



16 ans après, ils sont de retour. Soundgarden, l'autre fleuron de la scène grunge nord-américaine avec Nirvana qui ne peut plus se reformer avec le line-up initial à moins de rejouer The Walking Dead, Alice In Chains qui joue les highlanders (bizarrement ça fonctionne) et des Pearl Jam quasiment intouchables même si parfois... Passons, le débat n'est pas là et c'est avec une pancarte grosse comme le Golden Gate Bridge, eu égard à ce qu'à été le groupe il y a deux décennies, que les natifs de Seattle sont back to the business avec un nouvel album pas loin d'être messianique. C'est qu'on parle quand même des auteurs de Badmotorfinger, Superunknown ou Down on the upside pour ceux qui auraient oublié et rien que ça, bien ça calme un peu quand même.

Un comeback longtemps autant espéré que redouté parce que c'est Soundgarden et donc pas la première bande de péquenards venus du fin fond de son Kentucky natal, mais aussi (et surtout ?) parce qu'un membre de la troupe a le don de concentrer quantité de critiques suite au semi-échec artistique que fut Audioslave avec trois ex-Rage Against The Machine rappelons-le mais surtout pour deux albums solo, Carry on et Scream, que d'aucun considèrent au mieux comme piteux, au pire pathétiques (notamment le dernier, abomination du

rock produite par Timbaland...). Tout cela pour dire que le retour aux affaires du carré magique était donc accompagné de pas mal d'interrogations, surtout après la diffusion d'un premier morceau, le single «Rise» composé pour la BO du méga-hit cinématographique The Avengers pas franchement transcendant. Jusqu'à cet album donc.

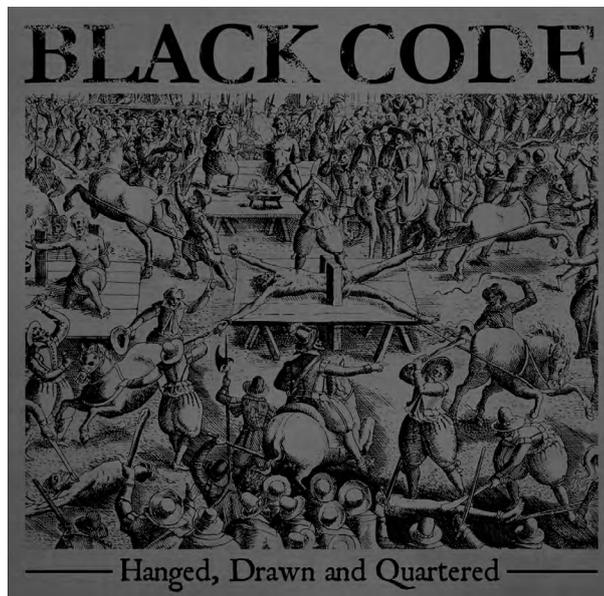
King animal, on y vient justement. Et forcément une question à laquelle on va répondre tout de suite : que vaut Soundgarden après tant d'années ? On enquille «Been away too long», «Non-state actor» puis «By crooked step» en ouverture d'album et l'on se dit que s'il n'y a pas de quoi sauter au plafond (faut pas pousser non plus), ça respire encore le rock. Bien sûr on ne peut s'empêcher de se demander ce qu'il serait advenu d'un tel album si le groupe ne s'était pas appelé ainsi, mais on ne marque pas l'histoire du Rock par hasard non plus. Même si la suite reste assez poussive entre : «A thousand days before» et «Blood on the valley floor», rien de véritablement bien marquant. Quand bien même la production est aux petits oignons et que sur quelques riffs, on sent un potentiel hors du commun, le groupe a mis sa classe cinq étoiles en sourdine et semble s'être quelque peu enfermé dans un confort artistique handicapant.

S'il n'a rien d'un four intergalactique (c'est déjà ça de pris), pas plus qu'il n'est un retour miraculeux, cet album de Soundgarden, inespéré il y a encore cinq ans, est un disque honorable, parsemé de quelques bons titres («Bones of birds», «Rowing» notamment), plombé par d'autres, poussifs («Taree» ou «Attrition»), parfois à la limite du paresseux («Halway there»), voire carrément médiocre («Black saturday») pour laisser au final un arrière-goût légèrement amer. Comme si après tout ce temps, le groupe avait laissé s'échapper un peu de son talent inné, de ces inspirations géniales qui se seraient diluées la nostalgie d'un passé révolu pour ne plus qu'être aujourd'hui «qu'une» pâle copie de lui-même. Parce que parfois on ne peut pas être et avoir été.

■ Aurelio

BLACK CODE

Hanged, drawn & quartered (Impure Muzik)



Dans la longue tradition de la scène hard bisontine et plus généralement franc-comtoise (on pense à Ampools, ASIDEFROMADAY, Gantz, Hiro...), Black Code déballe son premier album par le biais de l'incontournable label localier : Impure Muzik, que les lecteurs fidèles de ces pages ont forcément croisé au détour d'une énième chronique consacrée aux meilleurs produits sonores régionaux labellisés élevés en total indépendance. Les bonnes habitudes ayant la dent dure, c'est avec un premier opus long-format plutôt saignant que les géniteurs de cet Hanged, drawn and quartered officient. Soit un subversif cocktail hardcore/crust/punk mâtiné de death'n'roll des familles qui fait du bien par où ça passe. Et sérieusement, ça passe.

Sans transition aucune, «Death patrol» engage les hostilités dans un premier coït supersonique à gros coups de riffs tronçonneuses et autres beuglements de jouissance forcément bien bruyants, surtout que portés par une batterie qui envoie sévèrement la sauce. Coup de bluff un peu chanceux ou réelle capacité à défoncer les cloisons auditives ? Black Code répond sans ciller avec un «Anthropophagic terror machine» d'aboyeur enragé et surtout avec cet «Atomic gig cemetery» brutalement rentre-dedans. Les rotatives tournent à pleins régimes,

l'usine à riffs passe la surmultipliée et niveau section rythmique, ça assure l'essorage derrière («Black man's blues»). Visiblement adepte du nettoyage à sec des enceintes, les Bisontins mettent les tripes sur la console, amassent les amplis et lâchent tout ce qu'ils ont dans les entrailles («Captain Acab», «Superior Evil»). Haute-ment addictif.

Titres courts à l'urgence déflagrante, des passages qui pilonnent les tympanes jusqu'à plus soif alors que le reste arrose joyeusement l'assistance invisible («Shitstorm»). Le groupe n'a beau avoir qu'une seule petite démo au compteur avant cet album, les enchaînements sont violemment imparables, les moshparts/blastbeats sauvagement incisifs («Bastards», «Warm beer & broken teeth») et l'ensemble reste toujours aussi salvateur et compact au fur et à mesure que les Franc-Comtois retrouvent leur code. Avec un petit zeste de groove death-metal rock'n'roll («Bestrafen») bien dopée par un shoot de testostérone injecté directement dans la carotide («Horses will tear us apart»). Puissant et animal, Black Code livre ici un album qui aligne sur la platine une petite demi-douzaine d'ogives nucléaires à la monstrueuse turgescence hardcore/crust, pour une véritable séance de bombardement auditifs doublé d'un exercice de matraquage des neurones façon «french touch» brutale et corrosive.

En quelques mots : une belle branlée sonore. Comme prévu en somme.

■ Aurelio



> GOJIRA

Fin novembre, Gojira fait escale à Besançon à La Rodia, l'occasion pour Mario de se poser ailleurs que derrière ses fûts et de répondre à quelques questions sur les derniers événements vécus par le groupe.

Je récapitule : plus de 15 années d'existence. 4 albums. Des tournées marathon depuis la sortie de *The way of all flesh* sorti en 2008 dont les premières en tête d'affiche et une autre avec Metallica... Du café-concert au Stade de France, l'envie est-elle toujours aussi intacte ?

L'envie a un peu changé. Elle est là mais le quotidien s'est modifié aussi. On est toujours aussi contents d'aller sur scène, la flamme est toujours là si ça peut te rassurer. Une routine s'installe, on joue beaucoup, beaucoup, beaucoup... Certaines fatigues qu'on ne connaissait pas s'installent, aussi bien sur le plan physique que psychologique. Le fait d'être dans un bus, tout le temps confiné, c'est un truc un peu nouveau dans nos vies car on est tout le temps sur la route. Au final, l'envie est toujours là et le trac là aussi.

Donc au final c'est un job passionnant ou une passion qui s'est transformée en travail ?

C'est un peu les deux. Disons qu'on a cette épée de Damoclès au-dessus de la tête dans le sens où c'est devenu notre situation sociale. Moi, par exemple, j'ai fait des études d'art mais je n'ai rien construit à côté de Gojira. J'ai tout mis là-dedans, toute mon énergie, toute ma passion, mon savoir-faire... Quelque part j'ai cette pression de me dire : "Putain, si Gojira ça ne marche plus, qu'est-ce que je ferai derrière ?". On l'a tous un petit peu dans le groupe car on s'est tous sacrifiés pour ça, toute notre vie est là-dedans... Mais ça reste une passion au quotidien. On est très chanceux, c'est beaucoup de travail et de sacrifices aussi car c'est un métier hors normes qui veut ça. Malgré tout, on reste très reconnaissants de tout ce qui a pu nous arriver.

Est-ce que tout votre travail depuis toutes ces années et notamment le développement fait sur le groupe depuis 2008 n'a-t-il pas mis la pression pour la sortie de votre album *L'enfant sauvage* ? Entre votre fanbase originelle et votre fanbase acquise récemment notamment à l'étranger, les attentes devaient être énormes de tous côtés, même de la part de votre nouveau label Roadrunner ? En avez-vous parlé entre vous pendant la composition ou au contraire cela s'est fait naturel-

lement, voir vous avez choisi de faire volontairement abstraction de tout ça ?

Je crois que dans le groupe je suis le seul qui me met la pression ! Les autres n'en ont rien à foutre ! (rires) Mais vraiment ! Eux, ils ont une espèce de confiance, pas du tout de la prétention, mais ils sont complètement détachés du phénomène que le groupe peut engendrer. Ils ne vont pas sur les forums, ils se tiennent loin de tout ça. Ils ont une spontanéité que j'admire énormément. Je suis plus dans la réflexion en me disant qu'il ne faut pas qu'on se plante, que les codes doivent être là... Je suis l'anxieux du groupe et j'ai la chance d'être avec trois personnes complètement détachées et directement connectées à l'artistique et à l'envie du moment. Par exemple, il y a eu des débats pour savoir si on devait continuer à rester aussi violents ou au contraire si on devait calmer le jeu, car on n'a plus vingt ans et d'autres aspirations et moi, j'insistais pour dire qu'il fallait de la double pédale ou du grind mais pour eux ce n'est pas un problème, ils sont plus dans une optique d'évolution. Moi aussi évidemment...Donc, oui, on a une pression mais elle est saine, elle est interne.



Est-ce que vous sentez un intérêt croissant en France pour votre musique dans des médias plus larges ? En général, pour les groupes français qui marchent bien à l'étranger, la reconnaissance vient sur le tard...

Oui il y en eu. Par exemple, on a eu un petit article dans Télérama qu'on n'aurait pas eu sans cet essor à l'étranger...

Est-ce que ça vous manque ou vous vous en fichez ?

On sait comment ça marche. On fait du métal donc on fait fuir les non-métalleux. On est les vilains petits canards de la musique donc on a toujours fait avec. Des fois, ça nous fait sourire quand on voit que les médias généralistes s'intéressent à nous. On a une petite touche de

cynisme qui nous fait dire : "Ah? C'est maintenant qu'ils viennent ?". Après 16 ans de galères, d'anonymat alors qu'on a du faire sans eux et passer par tous les réseaux parallèles... En même temps, ça reste chouette car comme on fait une musique extrême c'est bien que des magazines comme Télérama fassent un article sur ce genre de musique au final.

Vous avez toujours été un groupe proche de vos fans. Est-ce que vous arrivez à rester autant accessibles que vous le voudriez ?

Par le passé, on n'était pas toujours proches de nos fans car on était plus dans notre bulle et on est timides aussi. On n'est pas des bêtes de sociabilité, on est des gens réservés et simples. Etre face à des fans au début ça me faisait peur, je ne me sentais pas légitime. Aujourd'hui je le prends très simplement et c'est important d'aller voir les fans qui payent pour voir un show. J'essaye le plus possible de rester connecté aux gens qui viennent nous écouter. Après, bien sûr, il y a des fois où on ne peut pas car on n'a pas le temps mais tous les quatre on reste très simples. En tout cas on tend à le rester autant que faire se peut.

Mario, une question plus personnelle : quel effet ça fait d'être un des batteurs les plus en vue du moment dans le métal ? J'ai souvent entendu dire par des gens que c'est la batterie qui les a amenés vers Gojira... C'est une des choses qui séduit de prime abord et qui pousse à découvrir votre univers. Est-ce que ça ne met pas une pression particulière quant à ta prestation ou ton rôle dans le groupe ?

Ca reste abstrait. Les gens qui disent "Mario c'est le meilleur des batteurs" ou autre chose, ça reste assez subjectif. Je garde beaucoup de distance par rapport à tout ça. "On lèche, on lâche, on lynche" tu connais cette expression ?

Oui, c'était le titre d'une vieille chanson de Trust !

Oui ! Bref, j'ai conscience de ça : si aujourd'hui on dit que je suis un super batteur, demain on pourra dire que je suis nul. Je bosse beaucoup, je suis très passionné derrière ma batterie, je mets toutes mes tripes. C'est ça qui doit marquer les gens. Chaque concert je l'aborde comme un truc crucial que ce soit dans un bar ou dans un stade. Je ne fais pas de compromis. Sur scène pour moi c'est très émotionnel, des fois je chiale, des fois je rigole... Tout mon corps est un peu en extase. Et tant que je me fais plaisir, je crois que les gens le captent. Après ce type de batterie ce n'est pas comme jouer du rock binaire : c'est beaucoup de travail, de précision... Et des fois ça en devient une source de stress ! Quand tu es en

tournee, que tu es rincé et que tu dois garder en tête que tu dois être précis à la triple croche près, je me mets à rêver d'avoir juste à faire "tou ka tou ka" (ndr : il mime un rythme très simple et lent) !

La question qui brûle les lèvres : James Hetfield, Lard Ulrich, Kirk Hammet et Robert Trujillo sont-ils sympas ?

Je trouve qu'ils sont très sympas, oui. Ils ont des vies complètement hors normes et personne ne peut se mettre à leur place. Une fois, en Lituanie, on a bu un thé avec James Hetfield à une terrasse en discutant pendant quatre heures sur un mode très simple. Mais au-

ner, la pression à gérer, je trouve qu'ils le méritent. Après je n'envie pas leur emploi du temps. Ils ont énormément de TV et d'interviews à faire dans la journée, ils voyagent tout le temps, un énorme concert de deux heures à faire tous les soirs devant des milliers de gens qui les attendent... Je n'aimerais pas être à leur place à ce niveau-là, au niveau des nerfs ça doit être très difficile. Et je trouve qu'ils le gèrent bien. Ils prenaient le temps de venir dans nos loges pour nous saluer et échanger quelques mots. Ça se passe dans le regard je trouve et ils ont un bon regard qui ne trompe pas.



tour de nous ça ne l'était pas : il y avait plein de paparazis partout et c'est la première fois que j'étais confronté à un phénomène de ce genre en direct. Et le lendemain j'étais sur Internet avec lui ! Ça m'a fait rire dans un premier temps et puis je me suis mis à sa place : ça doit être technique une vie comme ça.

Tu peux nous donner des détails sur les aspects d'une tournée comme celle-là ? Ca doit être impressionnant et à des lieues de ce que vous aviez déjà vécu en termes d'organisation, du staff... C'est un choc, un plaisir, un rêve éveillé ?

Chaque musicien a un peu ce fantasme-là. Ils arrivent sur scène tout est prêt, c'est un gros show avec des feux d'artifices, un staff de 100 personnes, deux drum-tech, cinq guitar-tech... C'est incroyable. Il y a un confort exceptionnel. Mais en même temps vu ce qu'ils ont à don-

L'édition Deluxe de L'enfant sauvage comporte une version avec votre concert aux Eurockéennes 2009 où je vous avais vu et j'avais précisé dans ma chronique que j'avais eu des frissons sur "The heaviest matter of the universe" tellement c'était puissant. Comme je suis du coin et qu'on est un peu chauvins, pourquoi ce live en question ? Tu en gardes quel souvenir ?

C'est très simple : on a eu une captation vidéo ce jour-là ! Elle était vraiment bien et comme on n'en a pas à chaque concert... En plus, là, c'était du multi-caméras avec une grue et la vidéo rendait super classe. Par nous-mêmes, on n'aurait pas eu les moyens d'avoir ça. Le concert était super, j'en garde un très bon souvenir. Je me sentais hyper bien sur scène, c'était un bon concert. Certaines fois, tu sors de scène et tu te dis que ce n'était pas ça, que tu n'étais pas super dedans mais là, non. Donc, je l'ai proposé à Roadrunner qui voulait un bonus. On a rebossé le



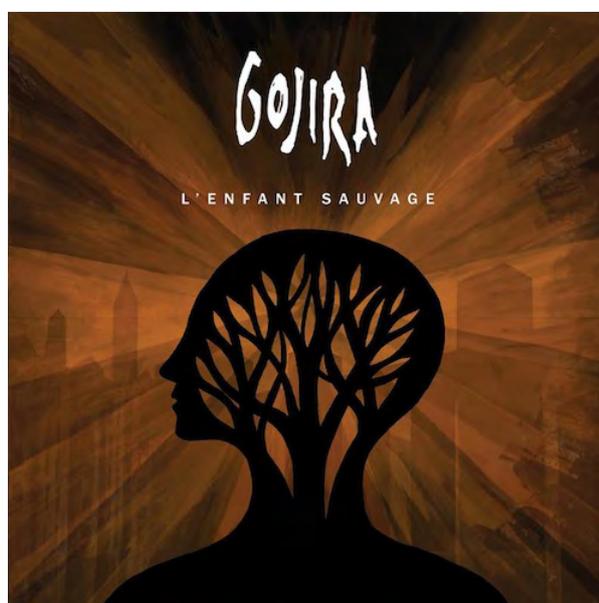
son en studio pour lui donner plus de largeur et de puissance et ça s'est retrouvé sur l'édition Deluxe.

Une dernière question : est-ce que, malgré tout ce qui vous est arrivé, vous arrivez parfois à vous retrouver seuls, les quatre ? Et si oui c'était quand la dernière fois ?

C'est marrant que tu dises ça car des fois on a cette discussion. On demande de toute façon une heure avant de monter sur scène pour se chauffer. Donc par exemple hier, on était les quatre. Après, on est nombreux sur la route donc c'est difficile. On est vraiment les quatre quand on est dans notre local de répète, qui est dans notre maison familiale. C'est un peu précaire, il y a des rats, surtout quand on n'y est pas. C'est à la cambrousse en plein milieu d'un bois. L'autre coup il y avait un serpent qui avait fait son trou devant le local. Quand j'allais y bosser je le croisais tous les jours, je crois qu'il bronçait ! On n'a pas trop le temps de bichonner ce local mais c'est le lieu où on se retrouve les quatre. C'est notre cocon à nous.

■ Mr T.

Photos : Ronan Thenadey :
<http://www.ronanthenadey.com/>





> KLONE

Guillaume et Klone reviennent de deux mois de tournée et donc de promo intensive de leur album *The dreamer's hideaway* mais le guitariste a encore un peu de jus pour répondre à nos questions et dévoiler ce que le groupe prévoit pour 2013 !

Après deux mois de tournée intensive, ça fait quoi de rentrer chez soi ?

Alors oui ça fait du bien et à la fois ça fait peur de se retrouver face à la réalité et aux difficultés de la vie. Il faut un petit temps de réadaptation pour se remettre dans le train-train, mais je préfère largement mon lit à la couchette du Tour Bus !

Il y a d'abord eu une tournée en France en octobre avec Hacride et Trepalium, tout s'est déroulé comme prévu ? Tout à fait, nous avons fêté les 10 ans de Klonosphère sur la tournée française et on a fêté ça comme il se doit ! Le public français a répondu présent ?

Le public français a répondu présent sur une grosse partie des dates avec quelques bémols sur des dates en semaine comme par exemple Montluçon ou Caen...

Le meilleur souvenir d'octobre ?

Pour ma part, les meilleurs souvenirs sont la date à Paris au Divan du Monde avec plus de 300 personnes sans groupe parisien en première partie, la date à Poitiers où pour la première fois on a ramené 450 personnes, l'ambiance au CCO de Lyon était aussi très bonne, idem pour Nancy et Dunkerque où on commence à avoir un public de fidèles. L'ambiance dans le tour bus entre les 3 groupes était vraiment bon enfant ; que des bons souvenirs gravés dans nos mémoires !

Ensuite, en novembre, c'est dans les valises de Gojira et encore avec Trepalium que vous avez bousculé l'Europe, comment ça s'est fait ?

Je suis allé à l'église tous les dimanches matin pendant 4 mois et la chose est arrivée ! (rires)

Comment tu as appris la nouvelle ?

J'ai appris la nouvelle par mail via le manager américain de Gojira. Le groupe a eu énormément de propositions et Gojira a choisi Trepalium et Klone car en plus d'aimer notre musique, ils nous connaissent bien et ils savaient qu'on était pro dans notre démarche.

Le public avait acheté son ticket pour Gojira, pas forcément pour vous, c'est plus stressant de jouer dans ces conditions-là ?

Evidemment la majorité du public était là pour Gojira, mais il y avait aussi quelques fans de Klone présents, car tous les soirs on pouvait voir des mecs dans le public chanter les paroles de nos chansons. Le but était d'envoyer à fond sur scène tous les soirs et de laisser une bonne impression aux gens, c'est ce qu'on a fait et parfaitement réussi.

Vous avez gagné beaucoup de nouveaux fans ?

Klone et Trepalium ont bien marqué les esprits et nous avons gagné pas mal de nouveaux fans, mais il va falloir encore y retourner plusieurs fois afin d'avoir une base solide.

Vous avez noué des contacts qui pourraient être précieux à l'avenir ?

C'est la deuxième fois avec Klone qu'on tourne en Eu-

rope et nous commençons à avoir des contacts très intéressants, le programme pour l'année 2013 s'annonce encore très chargé !



Le meilleur souvenir de novembre ?

La date à Koko, à Londres, une salle magnifique qui sonnait du tonnerre et le public était bien à fond. Cette date était sold out, comme 70 % des autres avec Gojira !

Avant de partir, vous avez sorti *The dreamer's hideaway*, c'est un peu la suite logique de *All seeing eye* et *Black days*, c'est une trilogie ou c'est la nouvelle patte de Klone ?

Je ne sais pas si c'est une trilogie, peut-être que oui, mais on l'a fait sans s'en rendre compte... Nous avons aussi sorti *The eye of needle* entre temps, alors, où s'arrête la trilogie ? C'est un mystère et on vous laisse le soin de le résoudre... Personnellement, j'ai l'impression que c'est un peu un pas en avant et aussi la suite logique de ce que nous avons fait avant.

L'album est vraiment bon mais j'ai du mal avec "Stratum", l'interlude électronique en plein milieu, tu peux défendre ce titre ?

"Stratum" est un interlude qui fait bien la liaison avec le

titre qui suit. Il a été composé par Mathieu Metzger et c'est une sorte de pause musicale pour mieux digérer le disque dans son ensemble.

Mis à part "Walking on clouds", vous avez plutôt écrit des morceaux courts alors qu'on sait que vous êtes capables de composer des titres plus épiques, c'était une volonté ou c'est juste "comme ça" ?

Euh, pas vraiment non. Il n'y a quasiment pas de morceaux courts sur ce disque vu que 7 titres sur 10 font déjà un peu plus de 5 minutes, les 2 autres en font 4, puis "Walking on clouds" ? ... Après, si le temps passe vite, c'est bon signe, ça veut dire que c'est de la bonne musique ! On ne fait pas des morceaux longs pour faire des morceaux longs, le format est adapté à chaque composition. Si tout se tient bien comme ça, pourquoi le changer ?

2012 a été très riche pour Klone, en 2013, on trouve quoi sur votre agenda, tu disais qu'il était déjà bien chargé ?

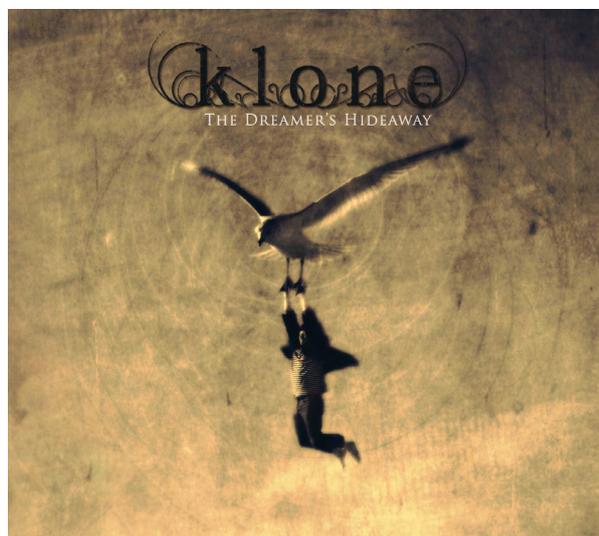
Nous avons pour projet de sortir un album acoustique de nos vieux titres avec quelques nouveautés, puis aussi de faire un album très "Rock spatial" qui est déjà quasiment tout composé. Une autre tournée assez grosse risque d'être confirmée très prochainement, plusieurs dates en Inde et aussi quelques dates en France ! Pas de quoi chômer !

Merci !

Merci à toi !

Merci à Guillaume et aux Klone !

■ Oli



T&N

Slave to the empire (Ear Music)



Boooooom !!!! Voici la première réaction de votre humble serviteur une fois Slave to the Empire enfourné dans sa platine ! A l'écoute du titre éponyme, j'ai bien l'impression que tout y est : le rythme, les riffs, les refrains accrocheurs, la basse vrombissante, la batterie qui dévaste tout sur son passage, le solo qui va bien (qui va très bien même) et la voix métalliquement mélodique. Tout ce que j'aime. Les gars de T&N respectent les codes du heavy rock comme il se doit. Et même si ce n'est pas novateur, la bande de George Lynch tient bien la route. Mais, euh, il y a un problème, je viens de chroniquer non pas un album, mais un seul titre, excellent au demeurant. et la suite me direz-vous ? Pas de panique, j'arrive.

Je rassure le fan de heavy que tu es, le reste de l'album est une super-position de tubes en puissance. Que ça crapule du côté des ballades («When eagles dies», «Alone again») ou que ça envoie du heavy rock sévèrement burné (le Van Halenien «Tooth and nail», «Mind control», le puissant «Kiss of death», «Access denied»), l'ensemble est homogène, même si tout ne saute pas à l'oreille dès la première écoute. La production est tout simplement énorme, et dessert de la meilleure des façons des compositions techniques et tapageuses. Cet album contient huit compositions du groupe

ainsi que la reprise de quatre titres de Dokken (notons que l'ossature du groupe est articulée autour des ex-membres de ce groupe pilier du heavy metal US) avec quelques invités prestigieux au microphone : Sebastian Bach (Skid Row), Tim Owen (Judas Priest), Doug Pinnick (King's X) et Robert Mason (Warrant). Les zicos (expérimentés) sont au top, les mélodies pleuvent en même temps que les riffs puissants et inspirés, et le feeling semble la ligne de conduite number one de T&N. Comme si le groupe avait décidé, pour un premier jet, de se faire plaisir, tout simplement.

Slave to the Empire n'est peut-être pas le disque de l'année, mais il a le mérite d'exister et de surtout de communiquer de bonnes vibrations pour les amateurs d'un style qui semble retrouver un second souffle depuis quelques années. Les allergiques aux guitares munies de vibratos et les réfractaires aux vocaux parfois perchés passeront leur chemin. Les autres passeront un bon moment (au sens propre comme au sens figuré) à l'écoute de Slave to the Empire et prieront pour le groupe soit programmé lors d'une prochaine édition du Sonisphère ou du Hellfest.

■ Gui de Champi

BAND OF HORSES

Mirage rock (Columbia)



Band Of Horses, c'est l'histoire d'une formation qui, comme beaucoup dans ce milieu, déboule en force avec un tube imparable («The funeral»), extrait d'Everything all the time : une première carte de visite signée sur Sub Pop en 2006. Impossible donc pour les Américains de mieux démarrer leur aventure faite d'entêtantes compositions pop-rock aux vocalises perchées. Une marque de fabrique que l'on retrouve l'année suivante sur un deuxième album intitulé Cease to begin. Inutile de vous dire que la sauce prend, si bien que le quintet passe à l'étape suivante : rejoindre la major Columbia, modifier son lineup et ainsi prendre un virage pop-folk plus accessible avec Infinite arms en 2010, disque mettant en scène l'élégance de la mélodie au sens large. Grosse déception pour les uns qui pensent que le groupe a carrément rendu l'âme, satisfaction pour les autres qui considèrent qu'une entité doit muter pour survivre.

En cette année 2012, Band Of Horses sort donc son quatrième album, Mirage rock, accompagné d'un EP de cinq titres enregistrés à El-Paso intitulé Sonic Ranch sessions pour sa version Deluxe. Un mirage rock, les Américains tapent dans le mille avec ce titre tant les compositions de ce nouvel essai sont des illusions de cet esprit rock fait de sueur et de singularité si cher à nos auditeurs.

Moins pire qu'Infinite arms tout de même, ce nouvel album débute bien pourtant avec un titre bien typique du quintet. «Knock knock» est sûrement le tube pop-rock à retenir de ce Mirage rock avec l'excellente «Feud» (les joueurs de FIFA 13 l'ont sûrement inconsciemment entendue entre deux réglages de formations et de tactiques de jeu). La puissance des guitares abrasives accouplée à la voix perçante de Ben Bridwell, si prenante, nous replonge dans les vieux Band Of Horses. Une nostalgie vite effacée par une direction artistique prise par le quintet qui tend davantage désormais vers les racines de la musique américaine. Le groupe nous abreuve de mélancolie à tout va («How to live», «Shut-in tourist», «Long vows») et parfois nous coule définitivement dans le sentimentalisme imbuvable («Slow cruel hands of time»). La production à l'ancienne de l'anglais Glyn Johns (The Who, Eric Clapton, Steve Miller Band) permet au groupe de sonner comme les artistes du classic-rock des années 70 («Electric music»). Pas sûr que cela soit un bel argument pour réconcilier les déçus du changement de trajectoire des Américains.

Il ne s'agit pas de faire comme si Band Of Horses n'avait jamais exprimé ses envies «vintage». Cela a toujours été dans l'ADN de Ben Bridwell depuis le départ mais son choix de se porter encore et toujours vers cela risque à terme de tuer artistiquement le groupe à petit feu. N'oublions pas de ce «testament», ce Sonic Ranch sessions qui retrouve justement cet équilibre en cinq titres et relève un peu le niveau de ce quatrième disque bien suffisant.

■ Ted

MONO

For my parents (Temporary Residence Ltd.)



On avait laissé les Japonais de Mono il n'y a pas si longtemps avec leur album live enregistré au Holy Ground de New York, lui-même faisant suite au majestueux Hymn to the immortal wind, chef d'œuvre absolu derrière lequel il était difficile de passer, tant cet opus apparaissait comme étant la quintessence d'un post-rock symphonique à la maestria étourdissante. Enfin pas pour les nippons apparemment, lesquels livrent aujourd'hui un nouvel effort au titre évocateur. Un album intimiste dans ce qu'il évoque en sous-texte, encore plus personnel que les précédents, mais au souffle épique qui en fait la bande-son rêvée d'une épopée cinématographique à filmer.

Si le film n'existe pas, sa trame musicale elle, est déjà composée. Et prend son envol sur un «Legend» fleuve et opératique, un morceau inaugural qui quelques douze minutes durant, pose les bases de sa trame sonore, dense et grandiloquente (un peu trop parfois) avec emphase et sans doute la volonté d'en mettre plein les enceintes pour assumer son côté spectaculaire. Mais pas que. Car si ce premier titre charge un peu trop son propos, la suite avec «Nostalgia», plus mesurée et dans le même temps plus sûre de son fait, maîtrise bien mieux ses effets. Portée par une écriture exaltée

jusqu'au vertige, cette seconde piste de l'album est un ravissement de tous les instants, un sommet de post-rock destiné à en briser les limitations réductrices pour s'en aller convoler avec des inspirations néo-classiques aventureuses et passionnantes.

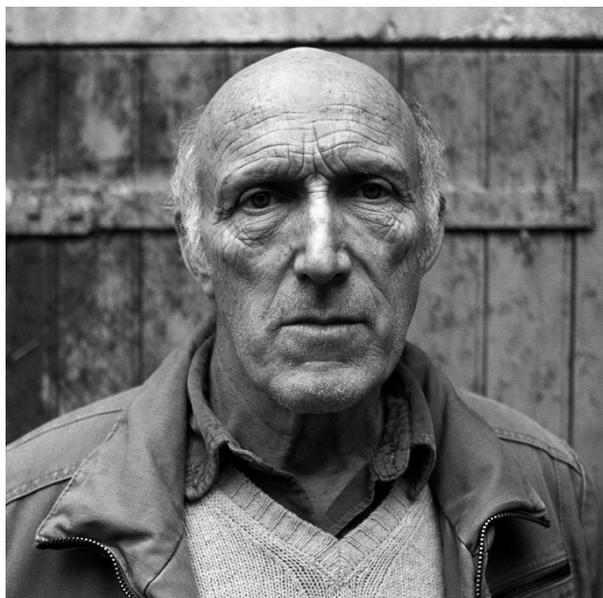
L'ivresse des profondeurs musicales par Mono a alors quelque chose de grisant, troublant et l'on se prend à rêver de ce que la transposition live d'un titre comme «Dream odyssey» peut offrir comme sensations immédiates. Beau à en pleurer, For my parents est de ces albums proposant des lignes mélodiques classieuses mais renversantes, avant de les envelopper dans des instrumentations qui font vibrer la corde sensible de l'auditeur («Unseen harbor»). Et si certaines ficelles de compositions sont parfois un peu faciles, le résultat est invariablement d'une classe folle. à telle point que l'on ressort de ce disque, au terme d'un vibrant «A quiet place (Together we go)» final, encore une fois touché en plein cœur, chancelant, tant la formation du Soleil Levant survole son sujet et délivre une musique bouleversante.

Mono fait plus que du post-rock au sens strict du terme, plus qu'une énième bande-son de film qui n'attend plus que d'être tourné. Mono va plus loin, se réinvente, repousse sans cesse ses propres limites et écrit la musique classique du XXIe siècle.

■ Aurelio

V13

Traqueur (Deadlight entertainment)



C'est un doux euphémisme de te dire, cher lecteur (lectrice aussi évidemment), que ce nouvel album de V13 était attendu au tournant, tant *Overlook hotel* avait marqué profondément les esprits. D'autant plus au tournant que le groupe a annoncé assez tôt qu'ils iraient bosser à Chicago avec Steve Albini (Nirvana, Neurosis, Breeders, Les Thugs, Cloud Nothings...). De quoi susciter une attente encore plus pressante donc...

Dès les premières écoutes, pas de surprise, le groupe continue d'exploser (oui, j'ai bien écrit «exploser») le sillon noise-rock chanté en français et c'est ouvertement ce qui en fait un groupe à part... «Ricardo Klemente» est ce qu'on l'on appelle une introduction chaude-bouillante : les paroles cinglantes et le chant sont toujours aussi pertinents et derrière, les musiciens se débattent comme des damnés pour faire vivre les vagues de décibels enflammées, une tension qui joue à cache-cache avec les nerfs de l'auditeur. Bref, un morceau qui figure déjà parmi mes favoris de V13. Coté son, c'est parfait évidemment et saillant comme vous n'avez pas idée, le boulot d'Albini sied parfaitement à la bande-son à la fois aride et généreuse de V13 : toutes les petites nervures sont désormais visibles et appréciables là où sur *Overlook hotel*, les nuances de la musique avait tendance à

être dissimulées par un son sous testostérones.

La suite ? C'est un groupe qui maîtrise son sujet au quart de tour, le songwriting ne s'essouffera pas. La basse granuleuse de «Personne ne m'attend» captive dès les premiers instants, l'évolution furieuse du morceau catapulte l'auditeur dans des sphères virulentes et jouissives. Et que dire de «21 grammes» où la voix de Laurent prend des accents très Cantat période Tostaky (il ne s'agit absolument pas d'une tare pour votre serviteur...), reste que ce titre figure d'emblée comme très marquant pour un des premiers titres apaisés de l'album. Le reste de *Traqueur*, on va te laisser le découvrir mais sache qu'il n'y a rien à jeter. Le groupe réussit l'exploit de proposer un album sensiblement différent d'*Overlook hotel*, on ressent plus d'urgence et d'envie d'en découdre dans *Traqueur*, tout en gardant une marge de progression assez flagrante. On a là affaire à un sacré album et à un groupe sur-talentueux. Bandant de A à Z. Encore une fois. Puis cette pochette en mode Anton Corbijn... Dernier argument massu. Au revoir.

■ David

SILVER

Disobey giants (Resist & create records)



Deux ans que l'on n'avait pas eu de nouvelles de Sliver et il y a de quoi s'interroger avant de mettre la galette dans le lecteur... Sauf que dès le premier titre, le groupe dissipe ces menus doutes avec une piste assez consistante intitulée «Dead presidents». Ne crois pas non plus que le groupe se contente de reproduire la recette emo-post hardcore d'antan, des nappes inédites de clavier viennent agrémenter le tout pour accentuer les moments forts du morceau. «The curtains are dawn» entame aussi l'album sur les chapeaux de roues avec une piste qui prend un surplus d'agressivité, le chant de Ben, entre chant clair inspiré et chant mégaphonné, est toujours aussi plaisant, surtout lorsqu'il s'agit de faire vivre des refrains catchy as fuck comme ils en sont capables. La référence à Snapcase est toujours aussi pertinente et elle n'a rien de déshonorante tant le groupe a influencé le microcosme de la musique hardcore. Reste que Sliver s'en détache, notamment sur «Sleepwalkers inc.» qui commence sur des terrains apaisés et se termine sur une outro au piano. Les pistes se suivent, se ressemblent sans forcément ennuyer car le groupe s'échine à varier les ambiances, le clavier semble également être un des nouveaux atouts de Sliver, et pourquoi pas, puisqu'ils y gagnent en terme de singularité.

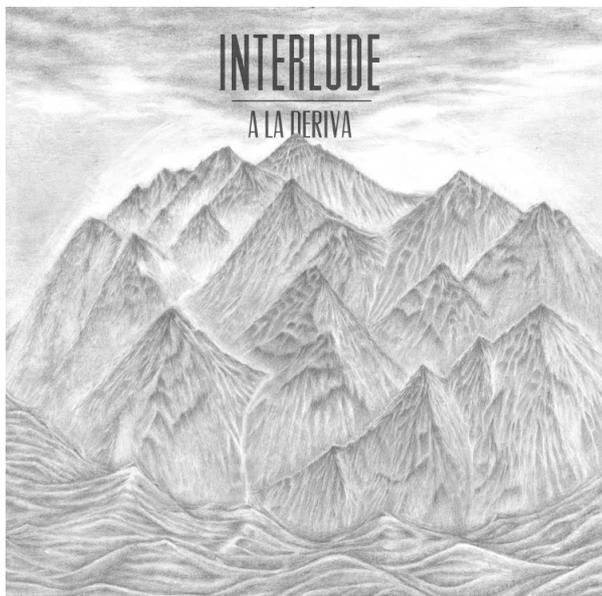
Coté songwriting, Disboey giants fait plus que tenir la route même si l'album est à mon sens pas dénué de défaut, notamment lorsqu'il côtoie le mielleux auditif et le convenu musical (ce riff...) avec «The future», j'ai eu l'impression d'entendre un groupe de seconde zone des années néo-métal (30 Seconds To Mars en tête) alors que le groupe est capable de tellement mieux. Disboey giants n'est pas un opus parfait, à mon humble avis de chroniqueur exigeant, mais le groupe propose un tout dont ils peuvent être assez fiers. Sliver a beaucoup à offrir, en témoigne la chouette succession «The quiet riot» et «Polaris», deux titres qui s'enchaînent comme (pardon la famille tout ça...) papa dans maman. «The partisan», la dernière piste, est également une piste très inspirée à mettre à leur actif, maniant la sobriété avec une certaine classe et un chant en français (V13 n'est pas loin...) qui ne dénote absolument pas dans leur univers.

Si tu cherches des refrains scotchants, des mélodies qui cherchent à agripper les oreilles dès les premières prises de contacts, Sliver est définitivement pour toi. Et une dernière précision, l'album a été chapeauté par Pelle Henricsson (Versions de Poison The Well, The shape of punk to come de Refused mais aussi sur Fire-side, Entombed, Cult of Luna...) est donc, à ce niveau-là, c'est parfait de chez parfait.

■ David

INTERLUDE

A la deriva (Impure Muzik)



Entre émo-rock et post-hardcore avec du chant (en espagnol), Interlude nous fait entrer dans son univers avec un «Entre aires de grandeza» qui pose discrètement - mais avec une élégance certaine - les bases de sa griffe musicale. Plutôt atypique dans sa manière de sonner, pas forcément comme on a l'habitude de l'entendre un peu partout sur la scène post-quelque chose européenne et pourtant sans aucun amateurisme, au contraire. Car avec son A la deriva, le groupe ne suit pas les courants traditionnels du genre mais s'inscrit plus dans la tradition émo-hardcore/postrock ibère qui a marqué les esprits il y a quelques années (ou encore aujourd'hui) avec des entités comme Standstill, Zul ou Pupille et autres Tundra.

Et la suite de confirmer cette impression sur des titres à l'image d'«Olvido», hargneux et vindicatif ou «La voz de los sin voz» qui sonne comme un cri du cœur émo-hardcore-rock sur-tendu, dopé par une ferveur punk écorchée vive. Une approche artistique qu'Interlude maîtrise parfaitement, ce qui ne l'empêche pas s'essayer à quelque chose de légèrement différent, en déclenchant quelques lames de fond post-hardcore-rock sur «Viernes de Nakba», lesquelles parsemées d'éclairs ravageur évoquent alors le punk aux tentations HxC

outrageusement révolutionnaires : des courants mouvementés qui ne lui font pas peur. Car le groupe navigue à vue avec la houle pour se bercer, mais garde son cap, sans dériver d'un iota, éclaircissant son horizon sur un «Ecos del Norte» à la fois intensément habité et magnifiquement lumineux. Toujours en se reposant sur un socle instrumental de premier choix.

Musiciens plutôt doués et créateurs efficaces, les Espagnols d'Interlude connaissent la recette de leur mixture sonore sur le bout des riffs, l'assaisonnant à leur guise pour la rendre toujours plus âpre ou pimentée. Même quand ils y ajoutent un petit soupçon d'indie-pop discrètement parsemée ci et là, avant de revenir à leur fondamentaux fougueux («La senda del esclavo»); et de faire jouer la corde émotionnelle de l'auditeur sur l'éponyme (et très beau) «A la deriva», avant de conclure en douceur sur un élégant et intimiste «Wounded knee 1890». Si ça ce n'est pas avoir la classe, ça y ressemble quand même dangereusement. Et en bons faiseurs appliquées, les zikos d'Interlude savent où ils veulent aller quitte à braver les éléments et une mer déchaînée. Parce que crise ou pas, la scène ibère respire toujours elle.

■ Aurelio

GATECHIEN

5 (Gnoug Records)



Un 5ème album de Gâtechien ? Et ouais, les gaillards ont eu le temps d'enregistrer un nouveau disque avant d'euthanasier définitivement leur bestiole et de partir vers d'autres projets, EPIQ notamment...

Et qu'on se le dise, cette nouvelle livraison va nous donner des sacrés regrets : le n°4 nous avait enchanté et il en sera de même pour ce n°5. Bref, ils en avaient encore dans le slip comme on le dit vulgairement au café PMU du coin. Dès le premier titre, «4 rue basse, 26 rue Chambion», on retrouve tout ce que l'on aime chez ce groupe : une petite saturation qui fait monter la sauce et cette baston basse/batterie qui restera instrumentale... Le chant si atypique, mais relativement sobre ici, fait son apparition dès la deuxième piste intitulée «Dance» pour un titre qui pratique la retenue avec une certaine maestria. Les regrets se font encore plus conséquents lorsque sur la 5ème piste apparaît un certain Lewis Tyler, probablement le chanteur qui les accompagnait sur la dernière tournée, et que ce morceau s'avère totalement concluant : un chant plus conventionnel mais qui colle parfaitement à la folie bipolaire du duo... Le reste est sensiblement du même acabit, c'est à dire du haut niveau. Les Gâtechien redonnent au sifflement sa coolitude, quelques décennies après le «Civil war» de

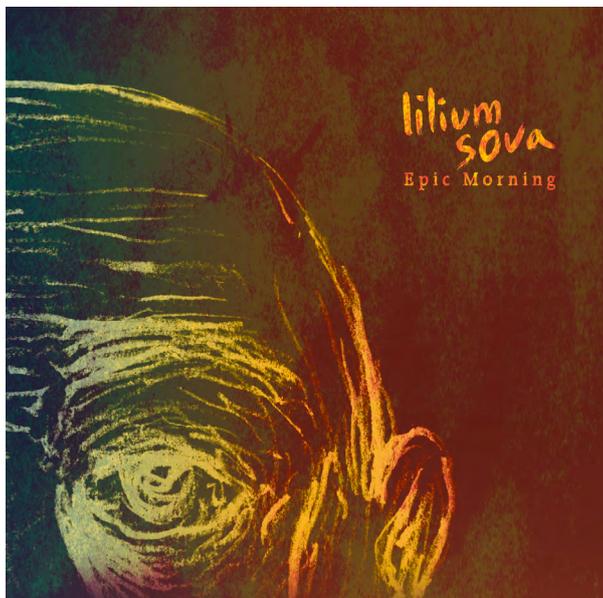
Guns'N'Roses, sur «Affuté comme un bilboquet», un titre va et vient qui parfois caresse, parfois percute... «Rocky Balbeaud» est affublé d'un riff de basse entêtant comme pas possible tandis que le groove de «Fouloir» rappelle un Rage Against The Machine dépouillé de son guitare-hero... Dernière piste avec «Morrissey» dont on comprend un peu mieux le titre dès que le chant démarre : Laurent tente de calquer sa voix sur le lyrisme du chanteur-diva des Smiths, reste qu'instrumentalement, le morceau est un pur titre du chien gâté. C'est à dire du tout bon et du jouissif.

Signalons que cet album est disponible via Gnoug Records en vinyle. Et vu le contenu du disque et de la jolie pochette, il s'agit bien sur d'un super investissement. Et dire que je ne les ai jamais vu en live. Bande de salauds. Gâtechien est mort, vive Gâtechien !

■ David

LILIUM SOVA

Epic morning (Cal of Ror)



Quatre ans après un Tripartite chaos resté relativement confidentiel du fait de son exigence noise-postcore abrasive et d'un léger manque d'exposition médiatique, les Suisses de Liliium Sova, que l'on pensait enterrés après une belle période d'hibernation, ressortent de l'ombre pour proposer une sequel à ce premier opus. Le titre, Epic morning, sonne comme le réveil d'un groupe qui a entre-temps changé, autant au niveau de son personnel, que de son approche artistique. Moins post-hardcore qu'auparavant, plus noisecore jazzy, moins massif, plus vénéneux et addictif, Liliium Sova est également devenu un quartet mais n'oublie pas pour autant le Hard bien velu qui a fait sa griffe à ses débuts discographiques.

Renforcé par des guests (issus de Rorcal, Kehlvin, Impure Wilhelmina) présents tout au long de cet Epic morning conceptuel, Liliium Sova distille ici une musique âpre, magnétique («1.00 a.m locked-in syndrom», «2.00 a.m insomnia»). Une œuvre se drapant dans une densité noisecore, insidieuse et subversive, comme un caractère épique et aventureux dans ses lignes instrumentales, lesquelles semblent régulièrement partir dans tous les sens. pour invariablement retomber sur leurs riffs. Groove massif, textures synthétiques («3.00 a.m. call of sova» puis «4.00 a.m. parasomnia»), le groupe

monte doucement en pression, délivre des ambiances drone/doom-jazz que ne renieraient pas le Bohren & der Club of Gore ou The Kilimanjaro Darkjazz Ensemble et captive l'assistance en l'hypnotisant doucement. pour mieux lui vriller les tympans quelques instants plus tard.

Parce que ce qui devait arriver après l'écoute des pistes 3 et 4 se produit fatalement et comme prévu avec la cinquième et ce «5.00 a.m. premonition» aussi bluffant de par ses progressions harmoniques que par ses fugitifs coups de folie, une sorte de court prologue à «6.00 a.m. ondine's curse», lequel fait naître un sentiment de malaise, laissant planer une esquisse de menace sous-jacente sur l'album en laissant le champ libre aux lacérations hardcore de «7.00 a.m. dawn of sweet villain». Du hard suisse mâtiné de fulgurances noisecore/prog/jazzy complètement démentes et décharnées, de quoi butiner les membranes auditives de l'auditeur avec un plaisir non-dissimulé. Et de s'offrir un ultime défouloir avant LE climax de cet Epic morning, soit un morceau-titre de quelques vingt-deux minutes et vingt et une secondes d'une épopée ambient/doom/jazz super-noisique a priori injouable en live. Même si avec ces gens-là, on ne sait jamais vraiment.

Livré dans un très classe digisleeve à l'esthétisme étudié, Epic morning a également le bon goût de soigner la forme autant que le fond. Histoire de se rendre définitivement indispensable. Qu'ajouter à cela sinon qu'on lui colle une mention d'excellence avant même de relancer l'écoute pour saisir une nouvelle flopée de petites finesses made in Liliium Sova.

■ Aurelio

NEKO

Radio edit (Autoproduction)



Pratiquement 4 années se sont écoulées depuis One hit wonder ! mais si les Neko mettent parfois de côté leur passion pour la musique instrumentale, c'est pour revenir plus frais et blindé de bonnes idées au moment de composer et enregistrer des titres regroupés comme toujours dans un EP au nom évocateur, cette fois-ci, c'est Radio edit.

C'est aussi le titre du premier morceau dont les premières notes tombent comme des gouttes d'eau aux effets multiples, le temps d'un petit réglage et le son devient plus pur, plus rond, la batterie cale son rythme, guitare et basse attaquent leurs cordes, tout le monde fait une pause et la machine se remet en route, rajoutant une couche de mélodie à la trame précédente. La piste prend donc de la hauteur, s'électrise, se densifie et nous emmène toujours un peu plus loin avant que les parasites reprennent le dessus. En à peine trois minutes, les Neko nous ont transporté (à la manière d'un Pillow pour les connaisseurs...) là où d'autres de marquent leurs empreintes qu'en plusieurs longues minutes au risque d'ennuyer voire de perdre l'auditeur.

Les quatre autres plages du CD oscillent entre 5 et 8 minutes mais ne se diluent pas pour autant dans le

temps, les Neko maintiennent le tempo et une certaine dynamique même si fatalement le rythme se ralentit pour faire durer le plaisir («Stony Parker») ou laisser prendre la mayonnaise avant d'enclencher la saturation destructrice («Kookie» bénéficie de cette architecture chère à de nombreux post-rockeurs, Mogwai en tête). Le groove des Lillois maintient la vitalité au coeur des morceaux, des sons très clairs, notamment ceux de la batterie, jouent les fils d'Ariane et c'est souvent la guitare qui vient déchirer l'atmosphère et rompre l'équilibre.

Avec une très belle production (même les effets bien triturés sonnent très propres), un très bel artwork (encore !) et des titres toujours aussi réjouissants, les Neko repassent en mode «actif» pour quelques mois avec la sortie de ce Radio edit, il s'agit de ne pas passer à côté avant qu'ils ne s'éclipsent de nouveau...

■ Oli

OUTSIDE THE AIR

Petit extérieur (Zero égal petit intérieur)



émotions.

Petit extérieur est de toute évidence un disque immersif, qui se mérite, et le restera jusqu'au terme du CD. Inutile de dire que ce n'est absolument pas le genre de musique que tu écoutes à la va-vite dans ton Ipod (copyright). Alors écoute le W-Fenec : pose-toi dans ton canapé le plus confortable, donne 200 sacs à ta femme pour qu'elle aille faire du shopping pendant l'aprem', décapsule-toi une bière et savoure le trip sonore proposé. Point. Conseil d'ami...

■ David

Outside The Air est le projet solo d'Antoine Ducoin de Rome Buyce Night. Au bout de deux ans de voyage à Ann Arbor (état du Michigan, pôle technologique de référence, terre natale de The Stooges, légalisation partielle du cannabis : le décor est planté...), il livre Petit extérieur, soit la concrétisation audio de ce périple de l'autre côté de l'Atlantique.

La première piste, «Petit Michigan», cadre de suite la musique d'Antoine : le rythme est sur-anémique, la guitare trace des sillons de manière cyclique et répétée mais également un canevas délicat par lequel il est assez aisé de se laisser happer. Sporadiquement, apparaissent également des extraits audio qui donnent un supplément d'information concernant les atmosphères qui ont inspiré le titre. La piste est également d'une durée conséquente puisque l'album dure près de 50 minutes... Oui, c'est vraisemblablement à un disque ambient auquel on a affaire. Le deuxième titre, «Petite vague», semble justement ne pas trop en faire, à l'image du premier morceau. Quelques soubresauts de guitare se font entendre; quelques scintillements qui déguise un bruit blanc... Sur la troisième piste apparaît un léger rythme de batterie, soit dit en passant plutôt bienvenu, la mélodie dessinée par Antoine berce les oreilles et les

MOGWAI

A wrenched virile lore (Rock Action Records)



J'ai envie de dire «mwouais». Mwouais parce que je ne comprends pas tout à fait l'intérêt de sortir un album de remixes de Mogwai. Pourquoi un groupe qui est l'un des plus grands spécialistes de la création d'atmosphères tendues et de déchirements lumineux offre-t-il son dernier album en date Hardcore will never die, but you will à la moulinette de musiciens anglais et américains ? Quel intérêt ? La plupart des groupes (Zombi, The Soft Moon) ou des bidouilleurs (Justin K. Broadrick de Jesu ou Godflesh, Tim Hecker, Robert Hampson...) adorent les machines et les rythmes beatés évidents, ils ont quasi tous cadencés des morceaux dont les tempos étaient avides de liberté. Faire jouer l'album par un orchestre symphonique ou ce genre d'idées, ok, je veux bien mais là, je reste circonspect...

Le seul exercice vraiment intéressant, c'est Robert Hampson qui s'y essaye, mixant «White noise» et «Death rays» pour donner naissance à «La mort blanche» mais comme le nouveau-né ressemble assez à ses parents, on peut être déçu car c'est toujours la même rengaine avec les remixes : il faut trouver le juste milieu entre le respect du titre original et sa transformation en un nouveau morceau... Si j'écoute le premier remix de «Rano pano» (ma plage préférée de Hardcore

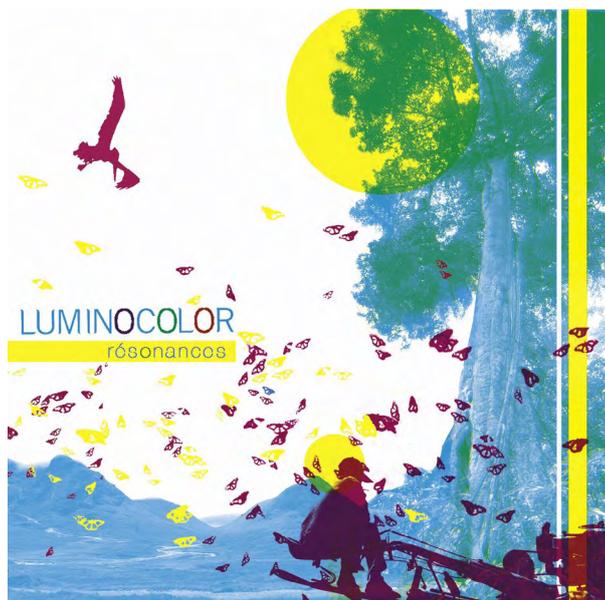
will never die, but you will), je retrouve une partie de ce que j'aime (cette boucle mélodique entêtante) mais pas la pureté que lui ont donné les Ecossais car soit son remixeur a ajouté des tonnes de sons samplés bizarroïdes (la version de Klad Hest) soit il l'a assombri et rendu plus granuleux (la version de Tim Hecker), ce sont des choix artistiques, c'est leurs pattes, ok, mais ça va plaire à qui ?

A wrenched virile lore est donc un exercice de style, et comme quand certains reprennent Pink Floyd à la sauce reggae, l'énoncé n'était peut-être pas suffisamment bon pour obtenir un résultat convaincant... Certaines versions ont tout de même trouvé le point d'équilibre comme le «White noise» de Cylob ou le «How to be a werewolf» de Xander Harris qui peuvent servir de fond sonore à une soirée électro-lounge top hype. «Mexican Grand Prix» a été retravaillé par RM Hubbert en version guitare acoustique et c'est plutôt une réussite, espérons que ça donnera des idées pour le futur car si Mogwai peut faire grandir ses compositions, c'est certainement avec encore plus d'instrumentations ou une chaleur différente et non pas avec un surplus de trifouillages électroniques.

■ Oli

LUMINOCOLOR

Résonances (Laybell)



ils ont le secret et... de saxophone virevoltant. On a envie de citer... oh et puis merde. Tout ce qu'il faut que tu retiennes de Résonances, c'est qu'on a là un disque de musiciens méticuleux qui ont eu envie de voir plus loin que le bout de leurs oreilles, en se nourrissant de toutes les ramifications (electronica, jazz, world, trip-hop...) qui leur semblent pertinentes. Et à mon humble avis, sur Résonances, elles le sont parfaitement. Bref, un disque classieux du début à la fin pour Luminocolor et une belle prise de contact avec l'auditeur fraîchement conquis que je suis. En plus, c'est un super disque pour s'adonner aux corvées ménagères, ce qui n'est pas rien. Tu pourras d'ailleurs le vérifier bien assez tôt car le disque est en téléchargement à prix libre. Merci qui ?

■ David

Je suis passablement emmerdé quand je parcours Résonances de Luminocolor (via Laybell, label, entres autres, des Shiko Shiko) parce que je n'ai véritablement aucune référence à vous donner histoire de cadrer rigoureusement leur musique. Tant mieux, ça doit être un disque original... ou qui dépasse ma culture. Choisis ton camp camarade, tout en sachant que je suis quasiment infaillible.

Reste que dès le premier titre «Lamirande paypayo», on a le droit à un métissage subtile d'électronica et de saxophone qui caresse périodiquement les oreilles. On a envie de citer Cinematic Orchestra et la clique électro caressante de chez Warp mais ce ne serait pas tout à fait adéquat... «Guapo», le deuxième titre, doit faire référence au groupe du même nom sans vraiment y ressembler : le morceau monte lentement en puissance, là aussi le saxophone joue un rôle important et fournit un sparadrap vivifiant sur une musique qui cherche à hypnotiser. On a envie de citer Mùm qui rencontrerait Mulatu Astatke mais ce ne serait toujours pas tout à fait adéquat. «Amerigo !», la troisième piste, se situe dans un registre différent et cherche à bousculer l'auditeur via une boucle sensiblement plus agressive, sur laquelle le groupe brode un joli canevas à base de bidouilles dont

KELLS

Anachromie (Season of Mist)



Après un Gaïa prometteur et un Lueurs un peu décevant, Kells revient sur le devant de la scène avec un Anachromie qui autant le dire tout de suite, défouaille sévère. La grande nouveauté de cet album c'est surtout la voix de Virginia, qui non contente d'assumer un chant haut et clair s'essaye également à des cris que l'on voit d'habitude plus associé à Eths (et bien justement...). Des cris parfois un peu fragiles certes, mais dont on ne peut qu'espérer une progression dans les prochains albums. Dans l'immédiat, on a ici quinze titres plutôt homogènes, pour certains sans doute un peu rangés, à la production un peu trop clean, qui manque justement d'un peu de caractère et de mordant. Les guitares quant à elles sont acérées, ça défile à toute vitesse sur «Se taire», un fusil à affûter a aiguisé ses riffs de guitares avec zèle.

Kells insère délicatement, discrètement des transitions comme «L'asphalte» entre deux assauts frontaux, «Emmurés» et «L'heure que le temps va figer», c'est bien vu, donne un peu de retard à l'écoute et accentue les contrastes. La basse se fait collante, un peu faiblarde et flemmarde sur ce temps qui se fige, immobile mais pas trop longtemps, avant ce réveil violent, cette paire de claques sous la forme d'un cri à hérissier le poil d'une sorcière occasionnelle. Quelques fois on s'embête un

peu quand même malheureusement, «Quelque part» ne va vraiment que nul part, si encore que cela puisse être une destination quelconque ; et fort heureusement «Furytale» ou «La manège déchanté» raniment la ferveur et s'évertuent à ne pas rester sur place et à faire de l'immobilisme une hérésie musicale pour leurs durées respectives. «Crystal» déferle comme une vacillante vague de verre trempé, un riff brisé qui oscille sur la corde raide, le tout se tient avec délicatesse et fragilité, avec un break bienvenu qui explose à brûle-pourpoint en atteignant la fréquence de résonance.

Des titres que l'on écoute avec plaisir et qui se livrent doucement malgré un tempo plus que rapide et des guitares plus que bruyantes, du travail plutôt bien fait.

■ Pooly

MACHINE HEAD

Machine f**king head live (RoadRunner)



Machine Head et RoadRunner s'étant séparés, il fallait bien honorer les contrats et moins de 10 ans après Hellalive et Elegies, revoilà une sorte de best-of live du groupe. A savoir 15 titres captés à travers le monde lors de la dernière tournée des américains (celle qui a suivi la sortie d'Unto the locust), répartis sur 2 CDs (ce qui coupe l'élan mais nous permet de recréer les conditions du «rappel»). Alors, ça vaut le coup ou c'est juste un fond de tiroir ?

Pour celui qui aimerait retrouver la puissance live de Machine Head, pas de doute, ça vaut le coup! Le son est énorme, en fermant les yeux, on a presque l'impression d'y être tant ça envoie à travers les enceintes et tant le mix a cherché à protéger les réactions du public qu'on entend plutôt bien chanter, frémir et hurler sa joie de partager ces moments avec la bande de Robb Flynn. Ce dernier est égal à lui-même, impeccable au chant et à la 6-cordes et jamais le dernier pour (entre deux gorgées ou deux couplets) invectiver ou remercier le public, il n'a pas son pareil pour surmotiver une audience pourtant déjà bouillante. C'est bien simple, à chaque nouveau titre, alors qu'on a l'impression que tout est déjà à fond (l'intro d'«Imperium» n'offre que peu de repos !), ils en remettent une couche («Beautiful mourning») et

reculent encore d'un cran les limites du carnage. Sur et devant la scène, c'est la guerre.

Le tracklisting fait honneur à Unto the locust qui est bien entendu un peu plus présent (6 pistes) que les opus précédents avec ensuite une préférence pour The blackening qui occupe trois plages. Parmi les «classiques», sont absents «Block» ou «Take my scars» mais sont toujours bel et bien là, et à des moments clés, les indéboulonnables «Old» et «Davidian», deux titres emblématiques, dépositaires de la «signature» Machine Head avec leurs harmoniques artificielles et leurs gimmicks reconnaissables entre tous (l'introduction de «Davidian» est certainement un des plus grands héritages du métal des années 90).

Let freedom ring with the shotgun blast ! sonne souvent la fin de la récréation. C'est à nouveau le cas... Des grands coups de blast, on en prend tout au long des deux disques qui déroulent façon «Bulldozer» écrasant nos esgourdes sous des coups de marteau de 10 tonnes. Voilà qui est Machine f**king head live. Sur scène, c'est à chaque fois une démonstration impressionnante, en CD live, ça ne change pas.

■ Oli

CONSTANTS

Pasiflora (The Mylene Sheath)



Après deux albums de post-rock hautement émotionnel aux vibrations rarement égalées à ce niveau, Constants fait des allers-retours entre labels. Passant ainsi de The Mylene Sheath à Make My Day Records (ADAI, Caspian qui était auparavant chez TMS) avant de revenir pour Pasiflora chez... The Mylene Sheath. Et là surprise, si l'on s'attendait à du post-rock classique et élégant dans la veine de ce que le groupe avait su distiller sur ses deux précédents opus, on comprend rapidement la tonalité un peu girly du visuel. Car Constants, s'il ne délaisse pas complètement les territoires musicaux dans lesquels il a largement fait sa réputation, opte ici pour une orientation résolument dream-pop/shoegaze indie des plus ravissantes.

Dès les deux premiers titres, les Bostoniens mettent leur auditeur sur orbite. On a l'impression d'être chez un My Bloody Valentine du nouveau millénaire. La révolution musicale en moins certes, mais la dynamique très soutenue en plus. Rythmiquement, Constants ne s'en laisse pas compter et en profite pour donner du corps à des mélodies délicieusement embrumées («Sunrise», «Hourglass»). Là où le groupe excelle, c'est dans la capacité qu'il a à insuffler une densité étourdissante à ses compos, les laissant se développer par elles-mêmes

avant de reprendre la main et de les emmener très haut, très loin dans la stratosphère, héritage de post-rockers émérites oblige («Passenger»). Un voyage à travers des paysages rêvés, fantasmés même, entre pop scintillante et shoegaze obsédant, une vraie couleur old-school nappé d'une patine plus moderne («Mourning»).

Pop/Shoegaze peut-être mais cela n'empêche pas pour autant les américains d'y aller gaiement dans la frappe de batterie sur un «Beautiful» contrebalancé par un chant velouté et habité par les ombres d'une ambiance 80's/90's parfaitement étudiée. Pourtant, loin d'être has-been dans son approche créative, Constants pousse son concept jusqu'à ses extrémités, quitte à les dépasser quelque peu et à aller un peu loin en de rares instants («Pressure») avant de se remettre à tutoyer les cieux avec un interlude («Sunset») ouvrant la voie à un «Austere» aussi pénétrant qu'envoûtant. Surprenant mais réussi, Pasiflora est de ces albums qui bouclent la boucle, quitte à prendre tous les risques pour suivre et assumer jusqu'à son terme leur ligne de conduite. De fait, si cela ne fonctionne pas toujours merveilleusement bien (un «1985» à la production qui sonne trop light), le dernier-né des prolifiques Constants (3 albums long-format en quatre ans quand même) est également le théâtre de très beaux moments de musique aussi explosive que raffinée, pudique que démonstrative.

Un enivrement quasi constant (facile) qui, s'il n'efface quelques errements ou affiche un peu trop clairement les limites d'un concept casse-gueule, offre également au groupe le terrain d'expression idéale pour dynamiser sa créativité, se mettre en danger et tenter de se renouveler encore et encore. En cela, l'intention est plus que louable ; le résultat, à l'image du «Crosses» final régulièrement très classe.

■ Aurelio

LAST BARONS

Cheval de Troie (Klonosphère)



Les Last Barons n'ont pas changé grand chose depuis leurs débuts, leur goût pour les pachydermes s'était révélé avec leur nom précédent (Dezperados et l'EP éponyme en 2007) puis bien affirmé avec Elephantyasis en 2010, ils remettent le couvert avec toujours un éléphant en artwork (ce dernier étant certainement un cousin de celui qui a posé pour Les illusions d'une route : Bagdad d'Agora Fidelio) et toujours une production signée par le guitariste (Damien) et Francis Caste (Dysby, Lazy, Hangman's Chair, Bukowski...).

Une production qui sert à la fois les lourdeurs graves des riffs et la légèreté de certaines notes non distordues et du chant quand il est tout aussi clair. Après le message à caractère préventif «Shaman's warning song», tout en retenue, sombre et intrigant, le Cheval de Troie a visiblement passé les défenses adverses car il ne se cache plus et on retrouve quelques caractéristiques identitaires du combo avec sur «Nomad soul», une douce intro acoustique avec ce petit écho cher à Alice In Chains puis du gros son et des frissons dans la voix tout aussi chers aux potes de feu Layne Staley («End of the beauty» nous le confirme à la fin de l'album). On pense aussi à Staind car la prod léchée propose des orchestrations raffinées arrangeant la sauce avec une classe

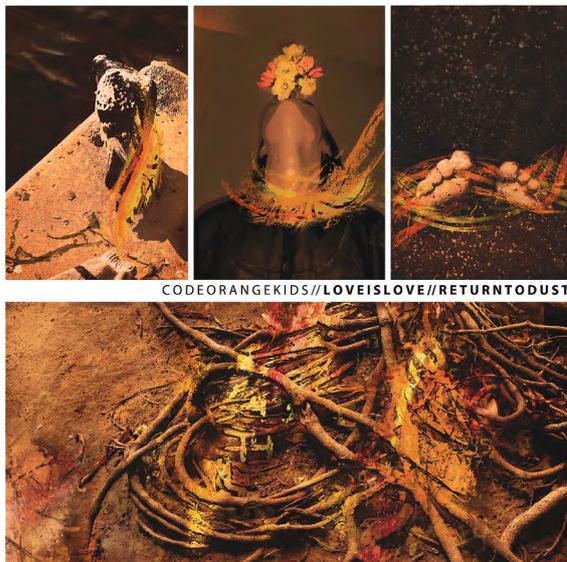
incroyable sans avoir l'air d'y toucher ! Plus loin on retrouve les autres marqueurs du groupe à savoir un côté fusion emmené par le chant qui sait jouer sur plusieurs tableaux («Rubber boots»), une facette plus barrée avec la marche entêtante «Anthik technik» et surtout des compositions toutes en contraste, plus orientées stoner avec le solo qui va bien («The violent kind», «Going to varzi»). L'éléphant Last Barons se promène parfois dans un magasin de porcelaine et fait preuve de douceur pour éviter de tout casser tout le temps, mise à part la respiration au piano «From beyond», on a le droit à «Hidden sun» dont le calme permet à la basse de se mettre un peu en valeur ainsi qu'à «Soul grinder» sur lequel les Normands ralentissent les cadences pour gagner en clarté. Ils sont vite repris par leurs démons avides de saturation et déchirent l'atmosphère de «A last devotchka» puis jouent avec le feu sur «Cosmogony and dimensions of the mind» car envoyer une série de riffs qui tournent en boucle avant que tout ne disparaisse pour laisser de la place au calme absolu, il faut oser, eux l'ont fait, deux fois.

Avec leur Cheval de Troie, les Last Barons concrétisent leurs ambitions, ils affirment la multiplicité de leurs influences et renforcent ainsi leur identité. Un groupe à part dans le paysage, à la croisée des chemins du stoner et du grunge avec un grain de folie qui fait exploser les barrières. Et si sur le papier, ça semble compliqué de mêler tout ça, ils font en sorte que tout sonne «naturel» et surtout que ça sonne bien.

■ Oli

CODE ORANGE KIDS

Love is love // Return to dust (Deathwish Inc)



CODEORANGEKIDS//LOVEISLOVE//RETURN TODUST

Alors mon petit, tu as bobo à tes oreilles ? Viens donc voir par-là, on va t'arranger ça avec un truc de kids qui va gentiment te passer les tympanes de l'orange au rouge écarlate. Love is love // Return to dust que ça s'appelle et c'est le premier album des Code Orange Kids, pas vingt ans de moyenne d'âge et pourtant déjà hébergés chez le pilier du hardcore/crust/punk (Converge, Birds in Row, Deafheaven, Rise and Fall, Touché Amoré, Victims...) mais pas que. Soit un évident gage de qualité optimum. En clair, les gamins sont du genre surdoués et le font bruyamment savoir sur un premier LP qui tronçonne sévèrement les enceintes.

Dès que les kids engagent les hostilités, ça saigne. Sur un «Flowermouth (The leech)» bien cinglant qui met directement les compteurs de tension en surrégime comme sur la quasi intégralité des autres titres de l'album. Car ça y va gaiement pendant les quelques 2'25 d'une première décharge de haine particulièrement corrosive, foncièrement hardcore punk jusqu'au bout des riffs. Au micro ça aboie jusqu'à s'en vider les entrailles et derrière, derrière ça s'étripe furieusement jusqu'à ce que mort ou pas loin s'ensuive. «Around my neck // On my head», «Sleep (I've been sleeping)», autant de titres compacts, exhalant un désespoir brut de décoffrage

mis en exergue par la production très crue de leur Sensei Kurt Ballou (Converge, Old Man Gloom, Trap Them) et des morceaux déjà très matures pour leur si jeune âge, les Kids de Pittsburg n'en finissent décidément plus de brûler les étapes et de carboniser des amplis à tous les étages.

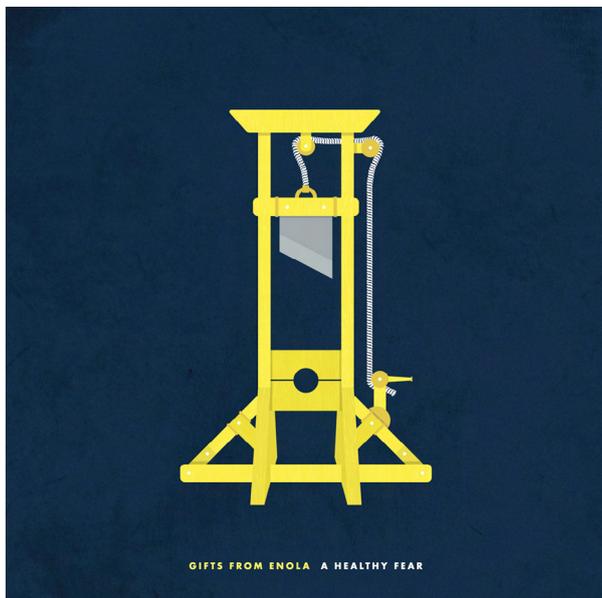
Une violence expéditive, urgente, balancée en pleine gueule à 2000 à l'heure. Et même si quelques pistes dépassent la barre des 3 minutes (c'est assez souvent moins), les Code Orange Kids mettent tout ce qu'ils ont en eux sur ces compositions qui sentent le soufre, la rage animale et une puissance d'impact respirant la sauvagerie carnassière (le trivial mais bestial «Liars // Trudge», un «Nothing (The rate)» définitif dans sa conception de la violence sonore). Mais ils savent aussi changer de braquet pour taper dans quelque chose de plus insidieux mais pas moins viscéral, plus distordu, mais tout aussi abrasif («Colors (ilnto nothing)» et son emocore à la fois vibrant et incendiaire). Les titres passent, les plaies se cautérisent alors que les Américains concentrent leurs attaques là où la peau était encore intacte («Roots are certain // Sky is empty»).

Meurtri au plus profond de sa chair par les assauts incessants du jeune gang américain, l'auditeur ne peut réellement se reposer que quelques instants (soit en fait les 2'41 que durent le bien nommé «Calm breath») avant de se recevoir une fessée taille patron avec «Choices (Love is love)» puis un «Bloom (Return to dust)» terminal qui vient achever les dernières poches de résistance à l'artillerie lourde. Histoire de montrer que le talent et l'efficacité n'ont pas d'âge.

■ Aurelio

GIFT FROM ENOLA

A healthy fear (The Mylene Sheath)



Avec dans leur roster Aeges, Caspian, Constants ou encore Herra Terra et déjà les Gifts from Enola, les gens de The Mylene Sheath n'avaient que très rarement déçus par leurs choix artistiques où la qualité de leurs productions (tant du point de vue du contenant que du contenu) : à une petite exception près, Eksi Ekso qui s'était révélé un petit accident de parcours, livré dans un très bel objet certes mais au final assez vide de sens. Même avec le recul. Toujours est-il qu'au fil des années, le label américain s'est lentement mais sûrement imposé comme une vraie référence de la scène post-«anything» nord-américaine jusqu'à ce que chaque sortie porte en elle le sceau d'une quasi garantie constructeur.

Pas de souci donc au moment de se confronter à A healthy fear des Gifts from Enola, qui ont déjà épaté leur monde à deux reprises avec From fathoms puis un éponyme de grande classe. Et là, petit bémol, si le «Long weekend» inaugural de ce nouvel opus des Virginiens est plutôt de bonne facture, la suite déçoit quelque peu avec un «Robespierre» aussi bruyant que stérile, heureusement contrebalancé par l'élégant et puissant «Cherry». Et déjà une dominante qui ressort de cet effort, la volonté apparente du groupe de mettre de la densité dans ses compositions, quitte à donner un peu

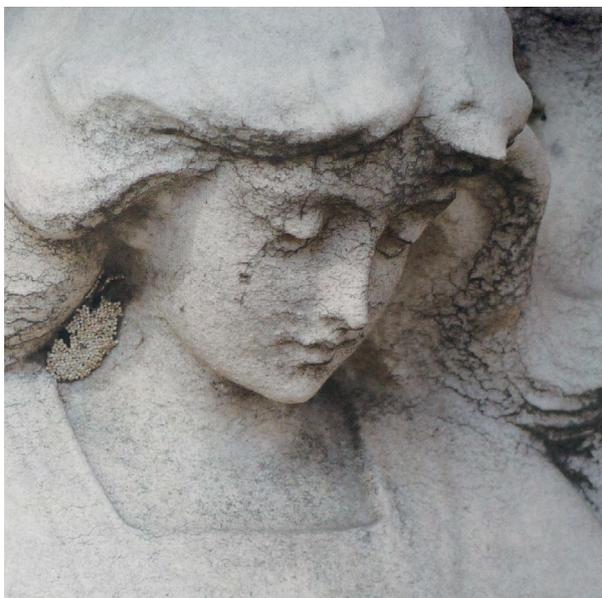
dans la surenchère d'effets voire à oublier un peu ce petit supplément d'âme qui faisait la classe de ses morceaux par le passé. Il n'empêche qu'en l'état, le groupe sait aussi s'offrir quelques crescendo post-métalliques éruptifs particulièrement fracassants («The benefits of failure»).

Très classe et vibrant («Honne/Tatema») ou à l'extrême limite d'un post-hardcore teigneux, Gifts from Enola a pris ici tous les risques pour évoluer, quitte à se mettre en danger artistiquement, à décevoir les inconditionnels de la première heure et se réinventer en mélangeant son passé créatif et son futur fantasmé, histoire de pouvoir proposer à la suite des titres de la trempe d'un «Jade» ou de , entre post-rock classieux, émo-rock alternatif incendiaire, noise sulfureuse et post-metal/core abrasif («Steady diet»), les Américains ont tout fait pour ne pas répéter ce qu'ils avaient déjà dit lors de leurs précédents opus, quitte à oser, à déplaire pour mieux se chercher et se trouver l'espace de quelques nouveaux morceaux de très haute volée, à condition que l'on soit sensible à ce désir de changement d'un groupe qui refuse l'immobilisme créatif. On valide autant la démarche que le résultat.

■ Aurelio

IROHA

Shepherds & angels (Denovali Records)



La constance, chez les groupes du label Denovali Records, c'est une productivité assez rare à notre époque. Une capacité chez ces entités (on pense notamment à Blueneck, Lento ou Sankt Otten) à enchaîner les sorties, à continuer d'être créatif, comme si l'inspiration était au final un muscle, en permanence stimulé par les méthodes d'entraînement de la maison de disques basée outre-Rhin. Avec Iroha, sorte de faux-frère de Jesu créé en 2008 à l'initiative d'un collaborateur de Justin Broadrick, impossible d'échapper à cette règle semble-t-il immuable : les sorties s'enchaînent depuis 2010 et le split Bittersweet avec le one-man band Fragment.. Depuis, il y a eu un double album inaugural éponyme début 2011, un EP vinyl 10" ainsi qu'un EP digital de remixes parus la même année (End of an era et Shooting at the clocks).

Une discographie rapidement fournie qu'Andy Swan, homme de base du projet autour duquel on retrouve toujours la basse imposante de Diarmuid Dalton (Godflesh, Jesu), alimente avec un nouveau disque, un album long-format intitulé Shepherd & angels qui s'impose comme un petit monolithe shoegaze/indus lévitant dans la stratosphère au gré des désirs de son géniteur. Plus doux et éthéré que son prédécesseur (en témoigne l'introductif

«The greatest healer»), plus rock et moins Jesu-like qu'auparavant, Iroha semble avoir définitivement trouvé sa propre voie artistique, un cheminement créatif qui lui est propre et s'affranchit de l'ombre un peu pesante des innombrables projets de son comparse Justin Broadrick. Plus facile d'accès sans pour autant céder aux sirènes du mainstream grossier, le projet anglais instille une dimension presque pop à ses créations sonores, ses paysages enjôleurs et ses mélodies mélancoliques portées par un songwriting des plus élégants («You reap what you saw», «Legacy»).

Egalement épaulé par Dominic Crane (Rumble Fish), le duo Swan/Dalton livre ici une œuvre moins monolithique qu'attendue et c'est sans doute l'excellente surprise de ce Shepherds & angels qui, s'il est toujours clairement une œuvre d'Iroha, sans contestation possible, n'est absolument pas le clone de son prédécesseur. Là où l'on aurait pu craindre que les limites d'un genre déjà très (trop ?) largement exploré par quantité de projets shoegaze/metal/industriel ne se fassent trop ressentir au moment où à l'inverse, le projet devrait prendre son envol. C'est désormais chose faite («Home is where the heart is», «Blind faith») et Iroha peut désormais évoluer par lui-même, se réinventer et expérimenter comme sur la piste finale de l'album, une création intitulée «Denial» en duo avec les énigmatiques Pyramids, pour un résultat qui ne sort finalement pas trop des sentiers battus par Shepherds & angels, sonnante surtout comme du pur Iroha, avec un petit zeste d'originalité que l'on mettra à défaut au crédit des Texans. Plutôt très classe...

■ Aurelio

THE ALVARET ENSEMBLE

The Alvaret ensemble (Denovali Records)



Collectif anglo-néerlandais formé au printemps 2011 à l'initiative des musiciens Greg Haines, Romke Kleefstra, Sytze Pruiksmas et du poète Jan Kleefstra, The Alvaret Ensemble enregistre au cours de l'été 2011 une série de compositions aux patronymes assez énigmatiques avec les participations de nombreux musiciens parmi lesquels Iden Reinhart, Hilary Jeffery, Peter Broderick, Nils Frahm (ces deux-là étant deux des fers de lance de la prestigieuse écurie Erased Tapes qui sort notamment les disques d'Olafur Arnalds depuis ses débuts) et Martyn Heyne. En clair une petite constellation de musiciens plus ou moins connus, tous issus des sphères classiques, néo-classiques ou contemporaines, pour s'associer au sein d'un projet qui va donc assez logiquement se trouver à la croisée des genres de prédilections de ses contributeurs.

Double-album éponyme, le premier effort de The Alvaret Ensemble, capté dans des conditions du live dans une église de Berlin (Allemagne) sort fin 2012 via l'incontournable Denovali et distille près d'une heure et demi d'une musique minimaliste, séminale, flirtant en permanence entre (néo)classique, légère expérimentations contemporaines et doom-jazz enfumé. Des mélodies qui se figent dans la temporalité de l'album, des har-

monies feutrées, maintenant l'auditeur dans un halo de fumée, un univers sonore aux ambiances mouvantes, parfois enivrantes, d'autres fois plus sombres et nébuleuses, parfois même légèrement horribles. Un soupçon de spoken word, des drones posés là pour hanter l'auditeur, des textures sonores de plus en plus insaisissables, le collectif évolue sur les territoires musicaux de The Kilimanjaro Darkjazz Ensemble et de son side-project (faux)-jumeau The Mount Fuji Doomjazz Corporation avant de s'en retourner voguer vers horizons plus calmes.

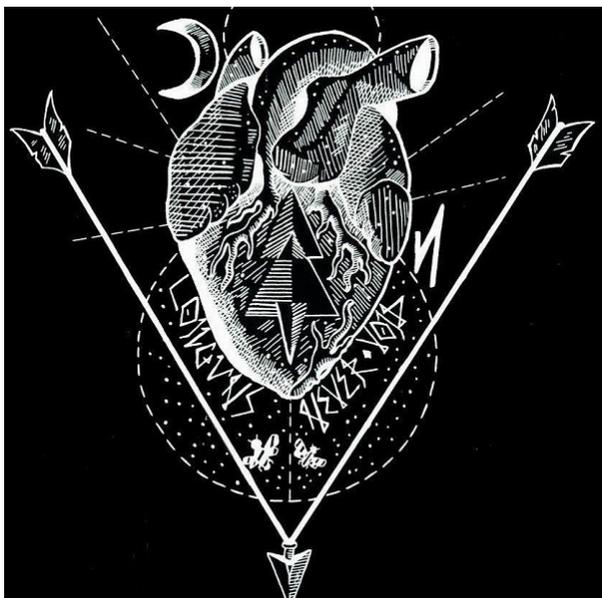
The Alvaret Ensemble jongle avec les étiquettes, les approches stylistiques, use des instruments à loisir afin de composer différentes toiles musicales, dépeindre des panoramas exhalant un onirisme délicat. Quelques grappes de notes courant sur le clavier, des arrangements à cordes virevoltant dans l'atmosphère, une poignée d'arpège fugitifs s'échappant du carcan d'un conformisme trop facile, il n'y a pas grand chose à redire, l'association d'idées entre musiciens anglo-saxons et flamands fait de jolies étincelles et si le résultat final aurait gagné à s'offrir quelques moments d'intensité brûlante, ce double album devrait combler les inconditionnels de l'univers Denovali Records.

PS: en termes de look, le visuel et le design de l'objet sont plutôt classés.

■ Aurelio

COILGUNS / NEVER DEAD

Coilguns / Never Dead (Dead Dead Dead Music)



Après un premier split avec leurs co-conspirateurs de Kunz paru chez Pelagic Records (Abraham, Hypno5e, The Ocean), puis un EP tous seuls comme des grands (Stadia rods), voici à nouveau un split pour les fines gâchettes de Coilguns. Tout ça en à peine plus d'un an. Mais en CD et LP cette fois pour des Suisses qui s'associent à cette occasion avec les Allemands de Never Dead, histoire de se faire la main sur une ultime décharge de décibels en format très court avant de s'atteler à un album long-format fatalement attendu au tournant.

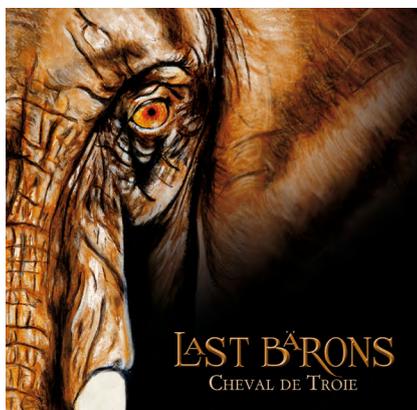
2 titres studio + 2 bonus tracks live chacun, le compte est rond et le résultat parfaitement ravageur d'un bout à l'autre de la bande enregistrée. Si les Suisses sonnent violemment la charge en expédiant un «Mandarin hornet» qui met d'entrée de jeu les compteurs dans le rouge vif. Incandescent, brutal, saccadé et d'une maîtrise folle, voici un pur condensé de ce dont est capable Coilguns : du D-beat hardcore punk grind qui ravage les conduits auditifs en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. On le dit quand même et pendant ce temps, les joyeux lurons helvètes enquillent «Dewar flasks» en forme déclaration d'amour belliqueux et acharné. Oui, le suisse aime l'amour vache.

Ni une ni deux (bon en fait si, deux), les Allemands de Never Dead répondent du tac au tac avec un «Hungry for needs» à la vigueur extrême, ramassée, outrageusement punk hardcore. C'est court, bien compact et ça respire l'urgence viscérale : bref NVRVD pour les intimes, donne (comme son nom le sous-entend clairement) dans le réflexe de survie instinctif. Le jusque-boutisme hardcore vissé jusqu'au dernier souffle aux enceintes. Une méchanceté sonore qui avec un «Direktore» bien barbare y déverse toute sa férocité crue en moins de trois minutes chrono, les Allemands tiennent la dragée haute aux Suisses et le font bruyamment savoir.

Coilguns vs Never Dead : les amateurs de Botch, Breach, Cursed et autres Converge seront comblés pendant que les autres ramasseront leurs tympanes ensanglantés gisant sur le sol du studio d'enregistrement. Les morceaux bonus live ne faisant qu'attester de cet état de faits. HARD.

■ Aurelio

CONCOURS



>CONCOURS LAST BARONS

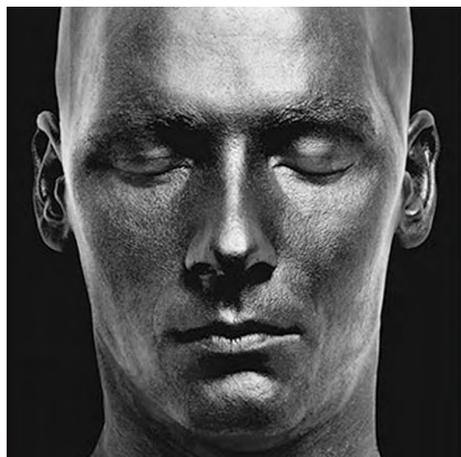
Après un Elephantyasis remarqué (en même temps, il était difficile de rater un éléphant dans un magasin de porcelaine), les Last Barons changent de monture et proposent un Cheval de Troie pour mieux tout casser chez toi car ils ont gardé leur goût du visuel pour les pachydermes ! Il faut dire qu'on les entend arriver et que «lourd avec des grandes oreilles» est une définition qui ne doit pas leur déplaire... Entre métal et stoner, les Normands envoient du gras et du mastoc sans oublier d'y mettre un peu de délicatesse (le côté porcelaine certainement). Leur nouvel album est dispo depuis quelques semaines, il n'est donc pas trop tard pour se mettre en selle et à ses risques et périls, faire entrer ce Cheval de Troie chez toi !

Avec la complicité de leur label Klonosphere, on t'offre plusieurs exemplaires de ce nouvel opus, alors réponds bien à la question posée et croise les doigts

pour être tiré au sort parmi les bonnes réponses reçues d'ici la fin du mois de janvier !

Toutes les infos et l'album en écoute sur LastBarons.fr !

Pour participer : <http://www.w-fenec.org/concours/index,214.html>



>CONCOURS RAMMSTEIN

Sobrement intitulé Videos 1995-2012, le nouveau triple DVD de Rammstein regroupe tous leurs clips (il y en a tout de même 25 !) avec leurs making-off (y compris celui de «Pussy» !) et un livret d'une cinquantaine de pages. S'il n'est pas arrivé sous ton sapin alors que tu es fan des teutons, ce concours t'offre 3 chances de récupérer le gros cadeau !

Pour cela, il faut bien répondre à la question et espéré être tiré au sort une fois le concours terminé !

Pour participer :

<http://www.w-fenec.org/concours/index,215.html>

Bonne chance !



> UNCOMMON MEN FROM MARS

Un nouvel album des Unco ? Et bah oui, on ne change pas une équipe qui gagne ! Si tu es habitué à nos bonnes pages, tu pourras retrouver la chronique de Easy cure dans le mag du mois dernier. Pour ce coup-ci, nous sommes allés à la rencontre de l'ami Ed qui nous parle du nouvel album et de l'avenir du groupe.

Salut Ed ! La forme ? Les Unco sortent d'un « release tour » avec The Shell Corp. pour promouvoir le gracieux Easy cure. Combien de dates ? Et pourquoi un « release tour » ?

Salut Gui ! Ca va très bien merci. Effectivement on revient d'une tournée d'un peu plus de 3 semaines avec nos amis The Shell Corporation à travers la France, l'Allemagne, la Belgique, et l'Autriche. Comme à chaque fois qu'on sort un album, on réfléchit à faire une « release party », mais cette fois on voulait la faire ailleurs que chez nous, à Lyon. Choisir une ville était bien compliqué vu qu'on a des potes un peu partout et qu'au cours des années on a lié des liens avec des assos, etc un peu partout. Donc on s'est dit « on ne va pas faire une release party, mais on va en faire 24 » ! C'est donc devenu un « release tour » où, en plus de la place de concert, on donnait le nouveau disque.

Septième album au compteur depuis le fameux Vote for me sorti en 2001 : ça nous fait une belle cadence, sans compter les EP et le live. Je vous considère avant tout comme un groupe de live, mais vous ne chômez jamais pour aller en studio : c'est important pour vous de mélanger les plaisirs des concerts et des enregistrements ?

Pour être tout à fait honnête, le studio est vécu comme une contrainte pour certains d'entre nous qui trouvent tout leur plaisir dans le live. C'est d'ailleurs une des raisons pour laquelle on enregistre de plus en plus en live ou semi-live. L'autre partie du groupe prend plaisir à bricoler les sons et passer des journées à ça, du coup on se répartit les tâches en studio en prenant compte de ça. Dans tous les cas, quand tu tournes énormément comme nous le faisons depuis nos débuts, il est indispensable pour notre santé mentale d'apporter de nouveaux morceaux assez régulièrement à la setlist. On n'a pas envie de jouer tous les soirs les mêmes titres 3 ans de suite ! Et pour nous, nouvel album veut dire nouvelle tournée. Ce cycle n'a quasiment jamais été interrompu depuis que le groupe existe.

Je considère Easy cure comme un melting pot réussi, the best of the best de ce que peut faire UMFM depuis ses débuts, c'est à dire des morceaux funs, des titres dévastateurs, des mélodies dont vous avez seuls le secret et des « expériences » en sortant des sentiers battus. Alors docteur, l'analyse est correcte ?

On est les plus mal placés pour analyser ça je crois. J'imagine qu'il y a du vrai dans ce que tu dis puisque on nous le répète tous les jours, mais ce n'est pas volontaire. On a juste écrit un album pour la septième fois, sans se donner de direction précise, avec comme seul objectif : pondre de bons morceaux. Je pense que le fait que l'on ait re-confié le mixage à Ryan Greene qui avait produit et mixé nos 3 premiers albums rappelle les sons de nos débuts.

Un titre me turlupine : « Jim got in a fight with Brian Molko ». Histoire vraie, n'est-ce pas ? Tu peux révéler l'envers du décor de cette burlesque situation ?

Histoire vraie. Il n'y a pas vraiment d'envers du décor puisque tout est expliqué en détail dans le morceau. Ça méritait une chanson !

Les crédits de Easy cure ressemblent à une épitaphe de votre belle carrière. Vous citez dans le livret tous vos labels, vos tourneurs, vos techniciens (merde, j'ai pas fait assez de dates avec vous !). C'est un bilan, votre testament, ou juste l'envie de remercier tout le monde d'être toujours là ?

En 15 ans, pas mal de personnes ont contribué chacune à sa façon à la vie du groupe. C'est juste une façon de leur dire merci à tous et qu'on mesure l'importance de leur contribution. On savait qu'on oublierait du monde quand on a attaqué cette liste. Il y a par exemple Romain de série Z qui nous imprime souvent les teeshs pour le merch, et toi bien sûr ! Tu peux rajouter ton nom au stylo Bic !

Tu joues avec deux de tes frangins depuis plus de quinze piges dans le même groupe. Qu'est ce qui te motive encore de monter dans un camion et partager ton temps en « famille » ? Ca ne doit pas être facile tous les jours de lier le « professionnel » et la famille...

Effectivement ça n'est pas toujours facile, certains d'entre nous ont des enfants, des familles, des responsabilités qu'on n'avait pas avant. Mais ce qui nous réunit encore et toujours c'est la musique et l'envie de jouer.

Que va-t-il se passer pour UMFM en 2013 ?

Des tournées jusqu'en juin 2013 en France bien sûr, mais aussi dans de nouveaux pays pour nous comme la

Russie, la Chine et le Québec avec le groupe Inside Riot. Surement quelques festivals d'été et une tournée aux USA avec nos amis The Shell Corporation.

Le W-Fenec va fêter ses quinze ans, et vous nous avez sur le dos depuis bientôt 13 piges. Que t'inspire notre nouveau format magazine, toi qui est attaché au fanzine papier ?

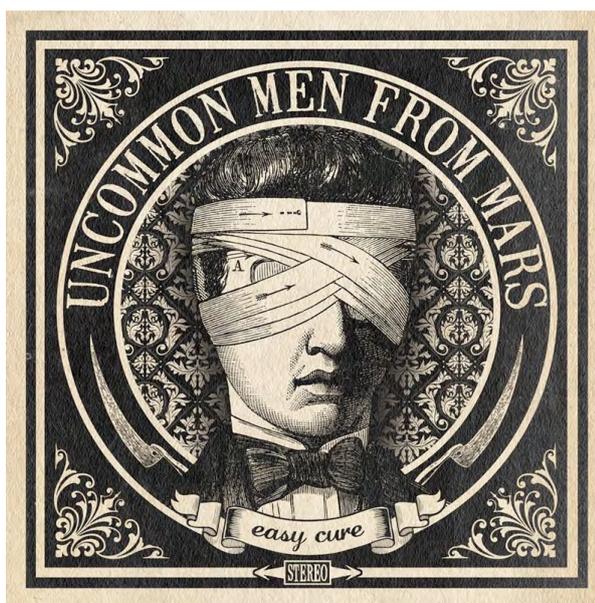
Je pense que le contenu est plus important que la forme. Même s'il est plus facile de lire un zine papier dans le camion !

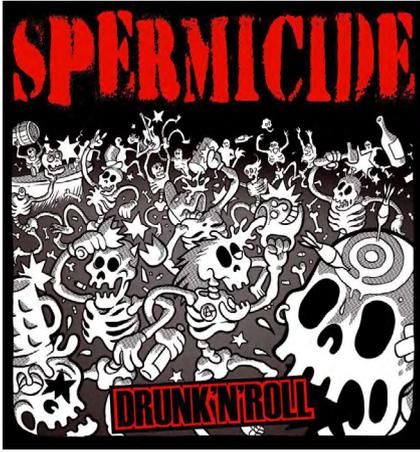
Question subsidiaire : tu es plus beer pong ou aqua gym ?

L'idéal serait l'aqua gym après le beer pong, non ?

Merci à Ed et Chloé pour le relais

■ Gui de Champi





SPERMICIDE

Drunk'n roll

(Aderockrecok records / 442ème rue)

Spermicide aime le rock. Spermicide aime aussi le punk rock. Spermicide compte dans ses rangs quatre musiciens dont le traditionnel « basse batterie » et deux guitares, la base quoi. Spermicide a un amour immodéré pour le rock cradingue, les voix rocailleuses sentant bon la bière et la Malbac'. Spermicide n'est pas né de la dernière pluie et les connaisseurs seront bien contents de retrouver les gars sur vinyl et cd. Spermicide est de retour aux affaires avec Drunk 'n' roll chaud comme la braise, un condensé de la puissance du groupe en onze titres dont trois covers (Black Flag, Chron Gen et le « Ramones » de Motörhead, groupe pour lequel il semble vouer une admiration sans faille). Spermicide ne fait pas semblant, rien à branler, tout à fond, pas de compromis, et même si, au fur et à mesure de l'écoute de cet album, le style peut sembler répétitif, on ne peut se réjouir du fait que des groupes comme Spermicide soient encore dans le circuit pour montrer l'exemple et scander haut et fort que le rock 'n' roll n'est pas mort ! Spermicide est bon, Spermicide est rapide, Spermicide est brûlant. Et Gui de Champi aime Spermicide !!!

■ Gui de Champi



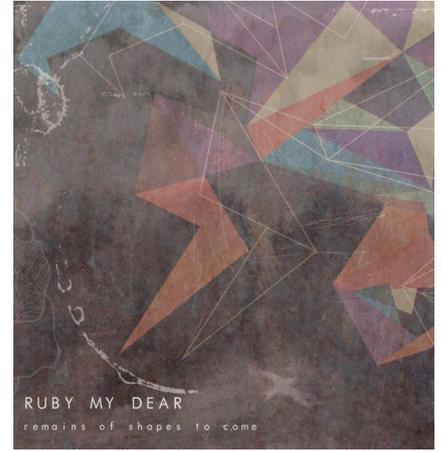
BARBERSHOP

Gregarious instinct

(Autoproduction)

Il y a quelques années, les Kerplunk nous avaient scotché avec un super album et puis plus rien... En 2010, c'est entre Besançon et Paris qu'on retrouve leur trace mais leur musique est plus pop/rock, plus granuleux/rocailleux et ça s'appelle Barbershop. Cette année, ils sortent, discrètement, leur premier EP intitulé Gregarious instinct. Les gars ont toujours autant de talent, soignent délicatement les détails (belle image, beau son, arrangements au millimètre...) et envoient cinq titres relativement doux quand on connaît leur passé, relativement dur si on pense que c'est juste un groupe pop/rock. Dans la lignée de Jose and the Wastemen et autres The Elektrocution (pour ne citer qu'eux), Gregarious instinct enchaîne des compos assez old school, pesantes par moment (même un peu lente voire rasante pour la première) et dynamiques le reste du temps donnant à l'ensemble un léger goût de folk chaleureux sur une base plus venimeuse. A suivre de près (si possible car la web communication est encore un peu défaillante).

■ Oli



RUBY MY DEAR

Remains of shapes to come

(Ad Noiseam)

Un blaze qui rend hommage au pianiste Thelonious Monk, un titre d'album qui joue avec les mots et n'est pas sans rappeler un certain groupe scandinave : le Français Ruby My Dear aime les références. Et quand il s'agit de délivrer treize titres électro, l'homme ratisse large en termes d'influences. Le premier album de ce membre de l'écurie Ad Noiseam est une odyssée, une aventure sonore singulière riche en idées où l'on croise le breakcore d'un Autechre avec, en sus, un nappage mélodique cher aux rois du genre, Venetian Snares. Ce charmant grand huit croise la route d'autres subdivisions de l'électro telles que le trip-hop («Maiden»), le dubstep («Rubber head»), le dub («Uken»), l'ambient («Haka») et nous offre quelques extraits de sampling fort sympathiques dont le désormais très célèbre «Out in the street» d'Ini Kamozé (repris entre autres par Damian Marley et African Hitech). Ce Français fait forte impression avec un premier album marqué par une production soignée du feu de Dieu. Les caciques du breakcore n'ont qu'à bien se tenir car on tient peut-être là un futur grand de la discipline.

■ Ted



MAJOR COOPER

Major cooper
(Autoproduction)

J'ai souvent croisé Major Cooper au gré de mes pérégrinations rock 'n' rollesques vosgiennes. Me voilà donc heureux de vous parler en quelques lignes de ce groupe grâce au support sonore qu'est Major cooper, premier album du trio lorrain. Major Cooper est un « jeune » groupe (pas loin de deux ans d'existence au moment où tu liras ces lignes), amoureux du rock et de la pop d'influence anglo-saxonne des années 90. Les amateurs de mélodies et d'ambiances mélancoliques seront servis avec ce premier album. Je ne peux m'empêcher de penser à des groupes comme Radiohead ou Mogwai à l'écoute de cette galette. Vous connaissez mon pedigree je ne raffole pas de ce créneau, mais je suis tout de même sensible aux arrangements de qualité et aux mélodies bien construites. Les arpèges de guitares sont touchantes, et les mêmes guitares se veulent incandescentes quand le groupe emprunte la voie « noisy ». Et tant pis si les voix ont tendance à me fatiguer à la longue, je reste agréablement surpris à l'écoute de ce premier effort longue durée. Un disque qui nous fait découvrir l'univers varié et un peu dérangé d'un trio à suivre de près.

■ Gui de Champi



ROBOT ORCHESTRA

...Now we can walk
(Smalltones Records)

Non, ce n'est pas un orchestre de robot qui envoie ce très ouvert ...Now we can walk, mais un duo qui occupe autant d'espace qu'un groupe au complet et pas n'importe qui puisqu'on a Dim (batter, ex-Down to Earth et Steve [chanteur/guitariste, ex-Feeding, Mind the Gap et même Billy Gaz Station]). Le combo semble avoir de nombreuses influences et aucune limite. Science technique option math-core («Piton de la fournaise»), énergie pure issue du punk («Now we can walk»), ambiance dosée d'inspiration post-rock («Celeste»), ...Now we can walk touche un peu à tout en conservant une ligne directrice forte, marquée par un son et une voix qui, à l'unisson, balancent des pulsations mélodiques, écorchées, riches en émotions. Comme s'ils devaient compenser l'absence d'autres membres, les deux compères assurent dix fois plus et fatalement impressionnent.

Beau son (merci à l'expérimenté duo Sauvé/Biguet), magnifique artwork (signé Paz Bunuel), compositions dynamiques et travaillées, Robot Orchestra s'offre un premier album de haute volée !

■ Oli

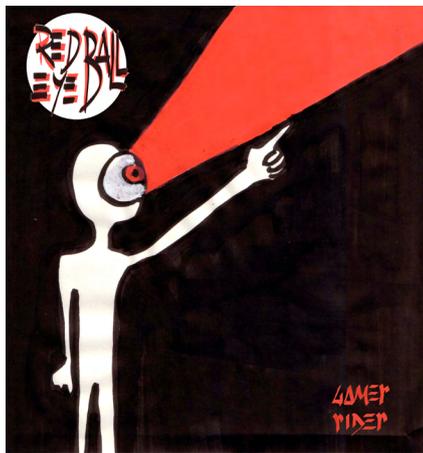


THOT

The fall of the water towers
(White Leaves Music)

18 mois après Obscured by the wind, le nouvel EP de l'entité belge marque un virage (ponctuel ?) dans le registre créatif du groupe. Moins indus, moins frontal ou rock. Plus ambient aqueux, folk crépusculaire, post-rock lumineux aussi, aux confluent d'un doom industriel et d'un drone rituel obsédant, Thot joue avec les codes d'une musique qui se veut en constante mutation (le très beau «Endless flowers», un «Finally, I've found one» aux volutes de fumée opaque et narcotique). The fall of the water towers est l'une des nombreuses pistes que le projet se devait de suivre du point de vue de son processus de composition afin de se renouveler, de se réinventer même, ce qu'il fait à la perfection sur «Grueenn», en conviant Colin Van Eeckhout d'AmenRa comme guest vocal de luxe. Le résultat est à la hauteur de l'attente. Exhalant un sentiment de résignation cendrée doublée d'une forme d'apaisement en noir & blanc («Black fire swan»), ce avant de peindre des panoramas que l'on qualifiera aisément d'idylliques («White dusty fur») et de s'offrir un final aussi massif que lancinant («The march of the trees»). Intense et fascinant.

■ Aurelio



RED EYE BALL

Gamer rider
[Some Produkt]

Il arrive parfois à ton magazine préféré de recevoir des «œuvres d'art». La première production de Red Eye Ball est fait partie. Game rider, car c'est bien de cet EP dont il s'agit, est délivré en version vinyle blanc accompagné d'un CD truffé de bonus. L'intérieur de la pochette est tout un plateau entre le jeu de l'oie et le jeu de rôle ayant pour but de découvrir l'histoire du rock en Dordogne depuis les années 70. En s'amusant. Excellentissime. Tout comme la musique envoyée par le trio périgoudin qui développe un rock 'n' roll totalement décomplexé («City alive»), mélodique à souhait (l'excellent «Make a band» et son refrain entêtant, «Countries on my roots»), aux accents parfois Lou Reedien («The fruit always rotten»), un rock où la pop n'est jamais loin («Gamer rider»). Mis en boîte pied au plancher chez Fred Norguet, ce premier effort discographique de Red Eye Ball est une réussite : les gars ont certes de l'expérience, mais le cap du premier disque est franchi haut à la main. Un groupe déjà mûre à suivre de très près...

■ Gui de Champi



IM TAKT

EP2
[Upton Park Publishing]

Im Takt c'est la rencontre improbable de la cold wave et de la samba, deux ambiances différentes qui ont en commun la capacité de nous faire danser sans qu'on puisse rien n'y faire. En trois titres et un remix, Im Takt prouve qu'il a du groove à revendre et le don de la petite mélodie électronique entêtante sur la première partie de son EP 2 (qui est déclinée en 3 parties pour autant de couleurs). Peut-être trop timides, leur EP1 n'était qu'instrumental, avec ce deuxième volet, ils affirment un chant marqué par la new wave anglaise et ajoutent un côté pop à leur envie de faire bouger les dancefloors. Mais cette voix claire et chaleureuse, bien que refroidie par quelques effets, n'est pas l'arme absolue d'Im Takt, non, c'est la puissance de son couple basse/batterie qui se complètent à merveille : la rondeur pour les cordes, la fine précision pour les baguettes, le tout enrobé de délicats sons samplés monte au cerveau et procure une décharge d'endorphine et déclenche des soubresauts nerveux. En bref, si tu apprécies l'électro-clash-pop pointue, tends les oreilles dans la direction de Brest et d'Im Takt !

■ Oli

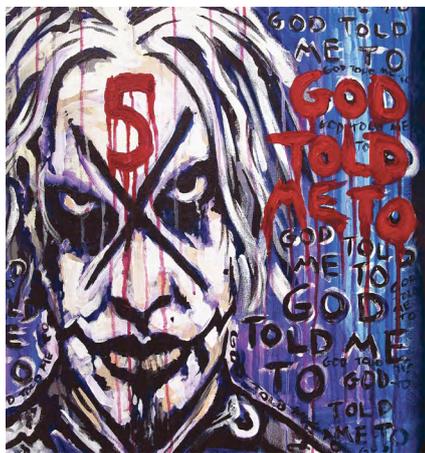


JUNKYARD BIRDS

Freewheeling free will
[Dead Bees Records]

Cinq ans après The fuck album, les oiseaux de proie de la scène rock/stoner sont enfin de retour avec Freewheeling free will, leur quatrième album studio et donc une nouvelle cargaison de titres bien velu confiés à M. Stéphane Buriez, chargé de donner du souffle à un ensemble qui n'en manque donc pas («Death valley rider»). Même si on aurait rêvé d'une prod' un peu plus maousse, rendant justice à des titres qui taillent la route comme pas deux et envoient la sauce heavy rock vs stoner joyeusement éclabousser la platine («High heels and leather boots», «Lady FTW»...), les Junkyard Birds font le job. Et pas qu'un peu. Le groupe donne dans le rock généreux, couillu, explosif et se fait plaisir dès lors qu'il s'agit de secouer les esgourdes de l'auditoire («Ego killing») ou de jouer la carte ténébreuse sur l'enfiévré «Serial licker blues». Résultat, ça groove, ça balade un feeling typiquement US («Lovers of the edge of time») et ça se laisse déguster avec un plaisir communicative («The with queen and the pinball wizard»).

■ Aurelio

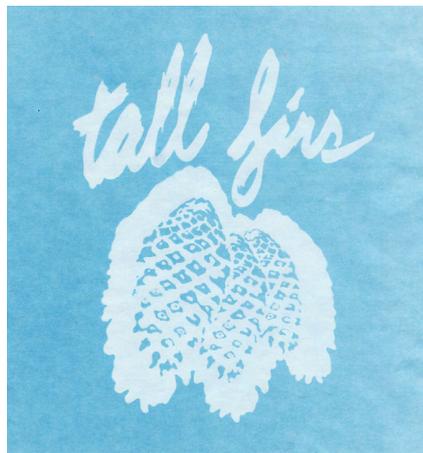


JOHN 5

God told me on
[Rocket Science Ventures]

God told me to, nouvel album de John 5 [connu pour avoir notamment été le six-cordiste de Marilyn Manson et Rob Zombie] est une galette pour les assoiffés de guitare en tous genres. A la vue du CV du gazier, il fallait évidemment s'attendre à des titres aux couleurs métal indus et aux ambiances dérangeantes [l'énorme morceau d'introduction «Welcome to violence», «Killa fornia», «The hill of the seven jackyls»], mais ce disque, totalement instrumental, renferme son lot de surprises. Outre la reprise assez réussie du «Beat it» de Michael Jackson, God told me to renferme 5 pièces aux consonances acoustiques et sonorités blues/country («Asland bump») ou hispaniques («Noche acosador»). Le tout ayant pour dénominateur commun la technicité, la rapidité et la folie dans la composition. L'ensemble est vraiment bien foutu et même si j'aime la fureur des guitares électriques, je reste bien convaincu par les respirations offertes par les titres acoustiques, comme pris par surprise par un artiste dont on n'attendait pas forcément cette performance. Un disque assez agréable à écouter même si les avalanches de soli pourront en effrayer plus d'un.

■ Gui de Champi



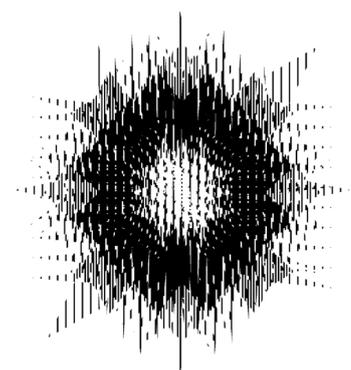
TALL FIRS

Out of it and into it
[ATP Recordings]

C'est dépourvu de Ryan Sawyer, batteur sur leur précédent album, que le duo Tall Firs revient au format d'origine avec un troisième album aux ambiances contemplatives. Ni totalement folk, ni foncièrement rock, Out of it and into it met surtout l'accent sur le travail de cohabitation(s) des guitares à la fois acoustiques et électriques des New-Yorkais. Les copains de Thurston Moore (Sonic Youth), chez qui ils ont signé dès leurs débuts, manient l'art des vocalises à fleur de peau dans la plus pure tradition des chanteurs country-folk américains et titille même étonnamment le timbre vocal de Jay Mascis (Dinosaur Jr). Les influences rock indé, style dont est issu Tall Firs, présentes dans ces nouveaux titres, nous laisseraient presque penser qu'il s'agit là d'un album récréatif d'un artiste du milieu. Il y a dans cette œuvre de onze titres cette petite dose de mélancolie probe qu'on aime savourer un soir d'été au bord d'un feu de camp. Le seul bémol, s'il y en a un, est qu'Out of it and into it s'essouffle au fur et à mesure que les titres défilent, trop linéaires sans doute. Dommage. Beau son (merci à l'expérimenté duo Sauvée/Biguet), magnifique artwork (signé Paz Bunuel), compositions dynamiques et travaillées, Robot Orchestra s'offre un premier album de haute volée !

■ Ted

W H I T E N O T E



ALL MINDS INVOLVED TAKEN OFF

WHITE NOTE

All minds involved taken off
[Autoproduction]

L'édition limitée (à 100 exemplaires numérotés) de cet EP de White Note est superbe et témoigne de l'inventivité du groupe comme de sa soif de créativité. C'est ce genre de travail, ce jeu d'une pochette animée avec plusieurs niveaux de lecture qui peut éviter le méchant téléchargement. Musicalement, les quatre titres de ce All minds involved taken off sont eux aussi bien plus fouillés que simplement «pop rock», les sons, les rythmes, les ambiances sont soignées, ciselées, réfléchies. Le groupe est plein de qualité mais si son chant semble être une douce fragilité qu'on a envie de protéger sur les deux premiers morceaux, la montée dans les aiguës et les variations de «Find you» et «Lie in lies» le font sonner davantage comme une faiblesse. L'instable équilibre se rompt et nos oreilles passent en mode défensif, occultant les efforts démultipliés des instruments pour créer de jolies compositions. On en revient à la même conclusion que pour la production précédente : peut mieux faire... et doit mieux faire car avec un chant plus assuré, on pourra profiter pleinement de leurs talents.

■ Oli

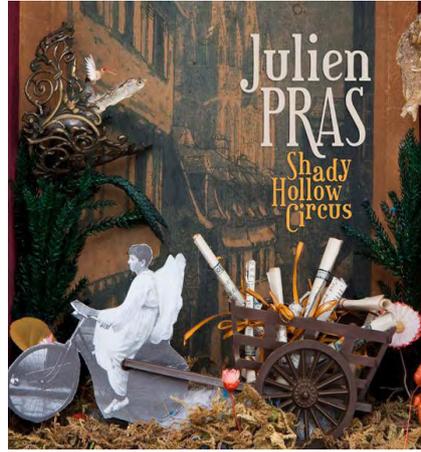


FEET IN THE AIR

We are just a punk band
(Autoproduction)

Bonjour les enfants ! Je vois que la classe «punk rock» est au complet. Aujourd'hui, et avant de commencer la prochaine leçon, je tenais à vous présenter votre nouveau camarade de jeu. Feet In The Air, c'est son nom, vient de l'Est de la France et envoie la sauce depuis un peu plus d'un an. Votre nouvel ami vient de sortir We are (just) a punk band, quatre titres enregistré à l'Indie Ear Studio, et ça sonne bien. Ses matières préférées sont : guitares mélodiques et explosives, rythme d'enfer, voix entraînantes et compositions au poil. Feet In The Air est rapide, précis et appliqué dans son punk rock mélodique, et je sens qu'il va bien s'entendre avec ses camarades Burning Heads, Uncommonmenfrommars et The Rebel Assholes. Je compte sur vous pour accueillir votre nouveau compagnon de route comme il se doit et à partager votre amour du punk hardcore mélo avec ce quatuor qui rentre aujourd'hui dans la cour des grands. Quand à vous, Feet In The Air, j'attends avec impatience votre premier album : présenter un EP 4 titres, c'est bien, mais quand c'est bien fait et bien envoyé, ce n'est jamais assez !!! Allez, au boulot !

■ Gui de Champi



JULIEN PRAS

Shady hollow circus
(Vicious circle)

On a surtout connu Julien Pras chez Calc et Mars Red Sky, il s'agit pourtant de son deuxième album solo. Dès les premiers instants de «Seven more hours», il est vraiment difficile de ne pas penser au Elliot Smith de Either/or tant la ressemblance entre la musique est flagrante : il s'agit ici d'un disque de songwriter qui ne rechigne pas à enlever sa musique de quelques arrangements classiques.

Shady hollow circus est une belle succession de titres qui captivent à la première écoute : que ce soit le cristallin «Angel of mercy» ou le Elliot Smith-like [oui encore...] «Radio silence», on parcourt le disque avec plaisir tant c'est bien écrit, les mélodies sont belles et les arrangements judicieux. Bref, un disque sous influence mais un disque élégant et racé. Julien Pras en solo, on dit oui évidemment. Après le ...Is with demon de Troy Von Balthazar, Vicious circle semble le label en forme du moment. Qu'ils continuent à nous abreuver ainsi d'excellents musiciens, on en redemande...

■ David



L'HOMME PUMA

Bandanascope
(Autoproduction)

Difficilement étiquetable jusque-là si ce n'est par «bonne musique», L'Homme Puma a depuis perdu deux de ses membres et nous propose un projet très différent car collectif et marqué par l'empreinte de ses co-géniteurs et du duo électro Bosco qui produit ce Bandanascope pour le moins ... azimuté. Car ça part un peu dans tous les sens, les maigres frontières que s'étaient dessinées le combo vont au clash avec leurs invités comme Liza (This is Pop) et François (Bosco) sur «La jetée», Britney Spears sur «Lace and leather» ou Clément (Mathieu Scoott) sur «Time warping». Et même quand ce sont des amis plus proches musicalement comme Mickaël (Parween) ou Marion (Salsa Cinderella) sur «M Buddy», ça reste déconcertant. On retrouve des sons graves et une rythmique puissante mais les ambiances créées par le groupe dans le passé sont mises de côté, l'ensemble est bien plus froid et plus proche du robot machine que de l'homme animal. Décontenancé à la première écoute, les titres font ensuite leur chemin jusqu'au cerveau et fonctionnent mais il ne faut pas être frileux pour s'y replonger, peut-être un de ces jours...

■ Oli

7 WEEKS

CARNIVORA TOUR 2013

MASSIVE ROCK & STONER



01 FEB. LA LOUVIÈRE Taverne du Theatre (Be)

02 FEB. LÜNEN Das Greif (Ger)

03 FEB. STRASBOURG Mudd Club (Fr)

04 FEB. STUTTGART Zwölfzehn (Ger)

05 FEB. CHEMNITZ Subway to Peter (Ger)

06 FEB. BERCHTESGARDEN Kuckucknest (Ger)

07 FEB. SALZBURG Shekespeare (Aust)

08 FEB. LINZ Ann and Pat (Aust)

09 FEB. WINTERTHUR Gaswerk (CH)

10 FEB. GENEVA L'Usine (CH)

12 FEB. OSTRAVA Barrak Music Club (CZ)

13 FEB. HALLE / SAALE Hühnermanhattan (Ger)

14 FEB. BERLIN Tiefgrund (Ger)

15 FEB. LÜBBENAU Kulturhof (Ger)

16 FEB. EINDHOVEN Cafe the Jack (NL)

07 MAR. BEAUVAIS L'Ouvre Boîte (Fr)

08 MAR. LYON Ninkasi Kafé (Fr)

09 MAR. MONTREUIL La Pêche (Fr)

10 MAR. RENNES Mondo Bizzaro (Fr)

12 MAR. NANCY 15 Kaffe (Fr)

13 MAR. PARIS Le Bus Palladium (Fr)

14 MAR. MONTLUÇON MJC (Fr)

15 MAR. CLERMONT FERRAND Coopérative de Mai (Fr)

16 MAR. BELFORT La Poudrière (Fr)

17 MAR. NEVERS Le Café Charbon (Fr)

19 MAR. MONTPELLIER L'Antirouille (Fr)

20 MAR. BORDEAUX Rock School Barbey Club (Fr)

21 MAR. LIMOGES CCM John Lennon (Fr)

22 MAR. MAGNY LE HONGRES Le File 7 (Fr)

23 MAR. TOULOUSE Le Saint des Seins (Fr)

29 MAR. MAUREPAS Le Café de la Plage (Fr)

07 JUIN TOURS Festival Aucard de Tours (Fr)

and more to be announced...



CARNIVORA

NOUVEL ALBUM Disponible le 1er Mars

(en digipack 3 volets & livret 12 pages)



Pré-commandes: www.7weeks.fr/boutique

MAOTFA 2012

Music And Other Trucs Fenec Awards

Voilà les MAOTFA 2012 ou comment perdre du temps à refaire l'année en déconnant (ou pas). Et si la crise semble régner, elle semble aussi inspirer les musiciens qui n'ont pas chômé cette année ! Pour ceux qui les découvriront, les MAOTFA, ce sont les Music And Other Trucs Fenec Awards !

LES ALBUMS 2012 QUI ONT DÉBOÎTÉ LES ÉPAULES DE LA RÉDAC :

AureliO : **Nolwen Leroy - Ô fille de l'eau**

Cactus : **V13 - Traqueur**

Gui de Champi : **Ginger Wildheart - 555 %**

Oli : **Guns of Brixton - Inlandsis** ▷

Pooly : **Converge - All we love we leave behind**

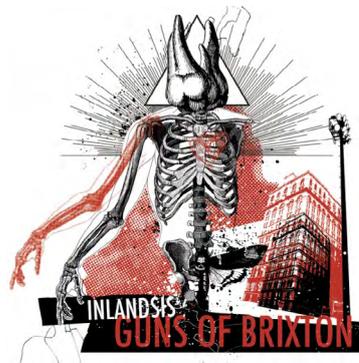
Ted : **Dirty Projectors - Swing lo Magellan** ▽



MAOTFA de l'artwork "le graphiste avait la gueule de bois alors il s'est mis en scène" : **Ministry**

MAOTFA du groupe qui sort encore des albums même si tout le monde s'en fout un peu : **Marilyn Manson**

MAOTFA du groupe qui a mis ses compos au niveau de ses artworks : **Soulfly**



MAOTFA qui a compris ce que n'a pas compris **Muse : Coldplay**

MAOTFA du groupe sponsorisé par DSK : **Love Sex Machine**

MAOTFA du clip léché : "Même si j'explose" de **Mass Hysteria**

MAOFTA du groupe sponsorisé par les survivants de Fukushima : **La Terre Tremble !!!**

MAOTFA du groupe "sérieux ils splittent quand putain ?! et de toutes les façons des MAOTFA sans une salope-rie sur eux, c'est pas des MAOTFA" : **Muse**.

MAOTFA du groupe qui s'est reformé mais qui a déjà re-splitté sans que tu aies eu le temps de le voir, c'est con : **Refused**

MAOTFA du groupe qui sait choisir ses invités : **Sleepers**

MAOTFA du groupe qui réussit à nous déchirer l'esprit entre être pressé d'écouter son troisième volet et ne pas vouloir qu'il sorte tout de suite car ce sera leur clap de fin : **Agora Fidelio**

MAOTFA du groupe qui sort un bon album mais qui devra le défendre sans sa pièce maîtresse : **Eths** ex aequo avec **AqME**

MAOTFA du groupe qui n'a vraiment pas peur des cousins de Mohamed Merah avec son titre d'album : Abraham pour The serpent, the prophet and the whore

MAOTFA du groupe "rien à foutre de ton Hobbit joufflu, nous on joue le Retour du Roi parce qu'on a une putain de classe, sur album, en live et même en interview pour le W-Fenec alors : respect petit" : **Neurosis**

MAOTFA du groupe "il a prévu de te décevoir lors de son 27e album donc c'est pas pour maintenant" : **Deftones**

MAOTFA du groupe qui n'a pas froid aux yeux : **Guns of Brixton**

MAOTFA des meilleurs trous du cul même qu'on les adore quand même : **The Rebel Assholes**

MAOTFA du groupe qui joue du post-rock/pop hyper classe et qui arrive à mettre l'acteur principal de Transformers à poil dans ses clips arty : **Sigur Ros**

MAOTFA de la compil' hommage au **Pixies** qu'elle est tellement bien qu'elle a même été validée par les membres du groupe : **Redoo**

MAOTFA du groupe au cadeau de Noël le plus pourri : **L'Esprit Du Clan**.

MAOTFA à tous les labels, distributeurs, attachés de presse et chargés des photocopies qui n'ont pas compris qu'en 2012, une sortie ça se bossait sérieusement sinon valait mieux vendre des cagettes de tomates plutôt que de la zik.

MAOTFA du plus beau kilt : **Black Bomb A**



△

MAOTFA de la plus belle faute de goût pour un artwork : Free at last d'Inmate juste devant le Harakiri de Serj Tankian

◁ MAOTFA de l'artiste "tu découvres le titre de son nouvel album, tu comprends que ça va être une daube" : **Serj Tankian** pour Harakiri

MAOTFA du groupe "non ils ne sont pas morts, les mecs sont des highlanders du metal indus et le pire c'est que leur nouvel album est une jolie tuerie" : **Fear Factory**

MAOTFA de l'artwork poilu : **Gallows**

MAOTFA du groupe «j'espère que t'as du talc en stock parce que vue la fessée qu'ils vont te mettre avec leur nouvel album, tu vas avoir du mal à t'asseoir» : **Converge**

MAOTFA du label : "nom de Dieu, la crise du disque, elle commence sérieusement à nous les brouter mais on espère qu'ils vont survivre quand même" : **Hydrahead**.

MAOTFA du groupe qui sort un énorme DVD alors qu'il n'existe plus depuis un bail : **Les Thugs**

MAOTFA du groupe français qui enregistre un putain d'album chez Steve Albini et dont on entend hélas parler assez peu : **V13**

MAOTFA du groupe que finalement, c'est pas plus mal de faire une pause vu la tronche du dernier album : **The Mars Volta**

MAOTFA éternels pour **Adam Yauch, Mitch Lucker, Ravi Shankar, Michael Davis** et (sur le fil) **Mike Scaccia...**

MAOTFA du groupe qui aime les spaghettis : **Jose and the Wastemen**

MAOTFA du groupe qui a exaucé son vœu de la mort : **Birds in Row**

MAOTFA des meilleurs trous du cul même qu'on les adore quand même : **The Rebel Assholes**

MAOTFA de la fin du monde ou plutôt d'un nouveau monde : Soleil noir de **The Arrs**

MAOTFA du mec qui a de l'ambition pour un clip et des fois, ça fait du bien d'essayer de réaliser un rêve : **Chapelier Fou**

MAOTFA du clip "il fallait oser, ils l'ont fait" : **Headcharger** pour "All night long"

MAOTFA du groupe "le priapisme vu par DSK" : Slide On Venus pour Topless

MAOTFA du groupe qui s'est reformé, a sorti un album, a buzzé et finalement le résultat t'en touche un peu une sans frôler l'autre : **Soundgarden**

MAOTFA du groupe qui splitte et qui a la bonne idée de sortir un album posthume excellent histoire de se faire regretter encore un peu plus : **Gâtechien**

MAOTFA de la série culte qui a perdu et son acteur principal et son groupe homonyme : **Manimal**

MAOTFA du groupe "ils viennent de se reformer, s'ils sortent un nouvel album je pète l'élastique de mon slip" : **Quicksand**

MAOTFA du festival le plus boueux de l'été et la compétition fut rude : **Dour**

MAOTFA du groupe "tu sais que son nouvel album va te mettre une branlée mémorable... tu t'y prépares et tu prends quand même une marave monumentale" : **Gojira** (mais **Meshuggah** ça passait aussi)

MAOTFA (remis par Nassifatou) du groupe qui a comme un arrière-goût un peu désagréable : **Urine**

MAOTFA de la structure française qui a plutôt bon goût : Klonosphère (**Klone, Memories of a Dead Man, Jenx, Hyperdump, Jumping Jack, Nojia, Nepalokia, Dwaïl...**)

MAOTFA du groupe italien qui déboîte des rotules et en plus, ils ont des gonzesses méritantes : **The Glad Husbands**

MAOTFA de la meilleure faute de chiffre latin : **Falling Down IIV** ex aequo avec **AmenRa**

MAOTFA du mec qui a réussi son pari de financer son album par des souscriptions : **Forest Pooky**

MAOTFA du groupe qui cherche vraiment les problèmes avec la police : **Skunk Anansie** pour son Black traffic juste devant le Dynamite drug diamond de **Tang**

MAOTFA de l'ARTISTE qui enregistre six disques en 2012 et dont personne n'entend parler : **Ginger Wildheart**

KERPLUNK

Brotherhood (Wagram)



Il y a presque 20 ans que le groupe Kerplunk s'est formé, ils auront presque attendu 10 ans pour sortir leur premier album Brotherhood. Pour tout dire, on triche un peu parce que cet album sortira au début du mois de février 2003, mais si on prend un peu d'avance, c'est que cet album est aussi le dernier des Kerplunk dont les membres se sont séparés en partie car tu en retrouves aujourd'hui au sein de Barbershop. Ce premier effort longue durée était prêt depuis novembre 2001 mais les petits gars ont su et du attendre le bon deal, le bon moment pour lâcher leurs bombes. Impatients, ils avaient délivré quelques extraits sur des compilations comme «Flashback» ou «Vice».

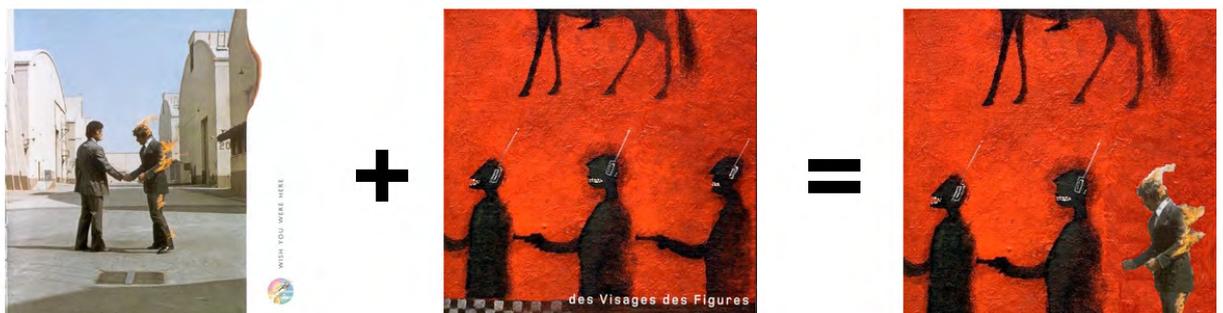
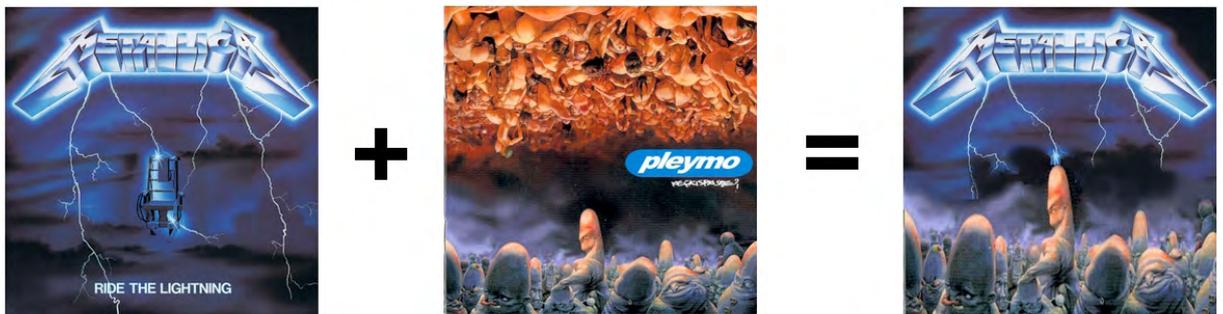
Parmi les autres plus grosses (bombes), on trouve «Disease#1» l'instrumental qui sert d'intro et qui était déjà sur leur EP Wicked joy, ses 3 minutes de riffs acérés donne le ton de l'album, un ton qui monte encore d'un cran après les premières envolées vocales de «Vice». Et la petite surprise suivante, pour l'auditeur non averti, c'est l'arrivée sans complexe des samples sur «Distressing vision»... 3 titres mais on n'a pas encore fait le tour de la question Kerplunk... Puisque le petit Thié-faine, qui avait bien fumé ce jour-là, a écrit les paroles

du quatrième morceau : «Lobotomie Sporting Club», je ne résiste pas à reproduire quelques lignes : «Frelons hurlant dans nos crânes / Scorpions rampant dans le crash de nos âmes / Seprents visqueux englués dans les squames / De nos bourbeuses mémoires d'humanoïdes insanes» pour le premier couplet... et le refrain rabaché, crié est tout aussi imagé «Soleil - cafard / Futur glacé / Matin blafard / Cerveaux détraqués / Fleurs suburbaines...», le pire, c'est qu'on y prend goût ! Si «Battle cry» est un titre sublime au niveau du sampling, c'est du côté de «A new step» que Kerplunk franchit un nouveau pas, le titre est plus lent, plus lourd, plus posé, plus massif, plus mélodieux aussi, c'est selon moi la supra bombe du skeud, j'aime bien Kerplunk pour des titres comme «Vice», je les adore pour ceux du calibre de ce «A new step». Difficile d'enchaîner derrière ça mais «HardCore faith», dont le style dominant est inscrit dans le nom, s'en sort assez bien même s'il est peut-être un peu long... «Brotherhood» est le dixième morceau de Brotherhood l'album et pour moi, c'est là qu'il s'arrête.

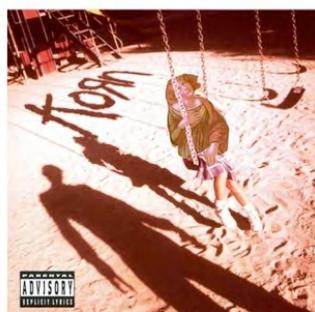
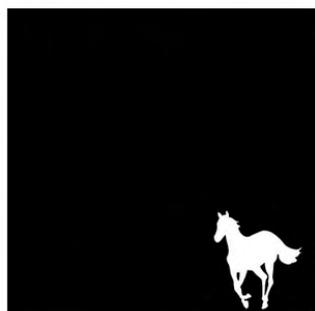
En effet, les deux derniers titres, à savoir «The flex» et «Ramblers» sont des «bonus» si on supporte l'électronique à haute dose et le rap, ce sont des «malus» qu'on évitera d'écouter en boucle comme le reste de l'opus si on préfère le Kerplunk qui déballe ses tripes via ses riffs, son chant et ses rythmes. C'est celui-là qu'on a encore en tête 10 ans plus tard et qu'on peut se remettre dans les oreilles sans rougir.

■ Oli

> Résultat concours Metallica



C'était pas évident mais pour gagner un DVD de Metallica, il fallait se décarcasser et trouver non pas les 18 mais 16 groupes (oui, deux y étaient deux fois) mixés suivant : Pink Floyd + Queens of the stone age, Radiohead + Nirvana, Metallica + Pleymo, 36 Crazyfists + Alice in chains, Pink Floyd + Noir Désir, Pearl Jam + Ginger Wildheart, Rage Against The Machine + Ministry, Metallica + Deftones, Eels + Red Hot Chili Peppers. En bonus, on te file deux autres pochettes mixées, on jouera et donnera les réponses sur notre compte FaceBook dans les jours à venir...



Envoie-nous ton mixage et gagne un CD !

DANS L'OMBRE > THIBAUT GILLARD



Si tu as vu les Unco en live, tu as peut-être croisé Thibault qui est un des petits hommes verts de l'ombre qui touchent à tout, dans cet article, c'est vers lui que la lumière se tourne...

Quelle est ta formation ?

J'ai un DUT GACO (Gestion Administrative et Commerciale) et une Licence Professionnelle en Gestion et Développement des Structures Musicales.

Quel est ton métier ?

En fait j'exerce plusieurs métiers à la fois : tourneur quand je suis à la maison et régisseur/chauffeur/backliner/merchandiser quand je suis en tournée.

Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?

Avec Wild Card, je m'occupe d'organiser des tournées pour des groupes majoritairement punk rock/hardcore en Europe et au Canada. Quand le groupe en a besoin, je les aide à sortir un support physique pour la tournée, ce qui permet d'aller un peu plus loin que de simplement trouver des dates. Ça permet également de tisser des liens entre les différents acteurs d'une scène.

Je suis également régisseur pour Uncommonfrommars. En gros je fais en sorte que le groupe voyage et travaille comme ça a été prévu en amont : respect des timings, interface avec les organisations, conduite...

Ca rapporte ?

Humainement c'est bien plus riche que ce que j'avais pu imaginer au départ. Le punk rock a une approche vraiment particulière et une dimension plus humaine et simple que beaucoup de franges de l'industrie musicale. La plupart des promoteurs et/ou groupes avec lesquels je bosse sont devenu des amis, même s'il y a des enjeux financiers parfois non négligeables en toile de fond. Financièrement j'arrive à en vivre, et c'est déjà bien.

Comment es-tu entré dans le monde du rock ?

J'ai commencé à entrer dans la sphère punk rock grâce à Kicking Records, un label plus qu'actif depuis 2006 - qui n'a jamais entendu parlé de The Black Zombie Pro-

cession, Flying Donuts, Hellbats, UMF, Mother Superior, DOA, The Hop La ! et j'en passe ?

Mon DUT et ma Licence Pro m'ont permis de bosser pendant 3 ans pour le label en tant que chargé de distribution, j'ai aussi pu toucher à l'organisation de concerts et de tournées. J'ai appris bien plus en ouvrant grand mes yeux pour voir comment ce petit monde fonctionnait que sur les bancs de la fac. A la fin de mes études je me demandais que faire pour gagner ma vie, et le choix s'est avéré assez simple.



Es-tu accro au web ?

De part mon boulot de tourneur, je passe ma journée sur mon ordinateur que ce soit pour gérer les emails, faire des routings, de la promotion sur les réseaux sociaux etc... Je suis obligé d'y passer plus de temps que je le souhaite. Hormi pour le boulot, je ne passe pas beaucoup de temps sur Internet, je pré-

fère les formats physiques pour tout ce qui est fanzines, magazines, comics, musique,... Je ne suis pas très en phase avec ma génération.

Une anecdote sympa à nous raconter ?

Bosser et tourner avec des groupes dont tu es fan et qui t'ont fait arriver où tu en es, c'est un des trucs les plus cool qui me soit arrivé. Ah oui, une fois j'ai réussi à avoir un pass VIP grâce à Kicking Records pour les Eurockéennes de Belfort. Je me suis fait virer du site du festival par la sécurité après m'être fait attrapé pour affichage sauvage. J'avais les boules !

Ton coup de coeur musical du moment ?

En ce moment j'écoute beaucoup Birds in Row, The Copyrights, RVIVR, Everyone Everywhere, Teenage Bottlerocket, Japandroids, The Boring, The Shell Corporation, le dernier UMF, Hysterese et Kepi Ghoulie, entre autres...

A part le rock, tu as d'autres passions ?

Avant de me jeter à corps perdu dans mon activité, j'ai fait du volleyball pendant une dizaine d'années. Je joue aussi un peu de basse et de guitare mais il est vrai que je ne prends pas le temps de faire autre chose.

Tu t'imagines dans 15 ans ?

Pas tellement, je suis déjà dans le flou pour ce qui va se passer après l'été 2013... Je serai sûrement plus tatoué, avec de plus grandes cernes et peut-être moins de cheveux !

■ Gui de champi

NEXXXXT >

Les temps sont durs ! Le « mag », c'est une bonne idée d'après la majorité de vos retours et ça nous fait plaisir. Par contre, c'est beaucoup plus de boulot et de contraintes et de stress car même si on est amateurs, on aime faire un boulot pro-pre. Et suivre la cadence des 5 premiers numéros, c'est dangereux. Pour notre entourage notamment, surtout à la fin du mois lors du bouclage. Bref, le prochain mag sortira non pas aux premières lueurs de mars mais quand il sera prêt. Et ainsi de suite, on pourra ainsi bosser en fonction du contenu plus qu'en fonction des dates de parution et livrer à chaque fois un mag qui a de la gueule. Dans le prochain, tu trouveras forcément du bon et on te fait saliver quelque peu en annonçant de la lecture concernant

Cult of Luna, Guns of Brixton, Zuul Fx, 65daysofstatic, Funeral For A Friend, 7 Weeks et même un peu de Poil !

